This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 933,877

Digitized by Google

THE UNIVERSITY LIBRARIES N.S.W.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SONNAILLES ET CLOCHETTES

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

A 3 fr. 50 le volume

DU MÊME AUTEUR

Esquisses parisiennes. . . . . 1 vol.
Contes pour les femmes, ornés d'un dessin de Rochegrosse (3e mille). . . . . 1 vol.
Contes féeriques, ornés d'un dessin de Rochegrosse. 1 vol.
Contes héroïques, ornés d'un dessin de Rochegrosse. 1 vol.
Contes bourgeois, ornés d'un dessin de G. Rochegrosse (2e mille). . . . . 1 vol.
Poésies complètes. Tome I. Odes funambulesques. 1 vol.
— — Tome II. Les Exilés . . . . . 1 vol.
— — Tome III. Les Cariatides . . . 1 vol.
Nous tous (poésies nouvelles), avec un dessin de G. Rochegrosse. . . . . 1 vol.
Comédies. — Le feuilleton d'Aristophane. — Le beau Léandre. — Le cousin du Roi. — Diane au bois, etc. 1 vol.
Petit traité de poésie française, suivi d'études sur Pierre de Ronsard et Jean de La Fontaine. . 1 vol.
La Lanterne magique. . . . . 1 vol.
Mes souvenirs (3e mille) . . . . . 1 vol.
Paris vécu (2e mille). . . . . 1 vol.
L'Ame de Paris (2e mille). . . . . 1 vol.
Lettres chimériques, ornées d'un dessin de G. Rochegrosse (2e mille) . . . . . 1 vol.
Dames et Demoiselles (2e mille). . . . . 1 vol.
Les Belles Poupées, ornées d'un dessin de G. Rochegrosse. . . . . 1 vol.

Sceaux. — Imp. Charaire et fils.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THÉODORE DE BANVILLE

— POÉSIES NOUVELLES —

SONNAILLES

ET

CLOCHETTES

NOTE TO THE READER

The paper in this volume is brittle or the inner margins are extremely narrow.

We have bound or rebound the volume utilizing the best means possible.

PLEASE HANDLE WITH CARE

GENERAL BOOKBINDING CO., CHESTERLAND, OHIO

Digitized by Google

THÉODORE DE BANVILLE

— POÉSIES NOUVELLES —

SONNAILLES

ET

CLOCHETTES

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1890

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Ce ne sont ici que des caprices légers; mais j'ai écrit sans doute assez de longs poëmes pour qu'on me permette de me jouer en ces folles arabesques. Et puis, n'est-ce pas séduisant, de rimer au jour le jour pour les lecteurs du journal, c'est-à-dire : pour tout le monde? Le grand Goethe voulait que, si une bagatelle se présente bien, on ne la néglige pas sous prétexte de faire l'Iliade, que quelquefois on ne fait tout de même pas. Certes, il est beau de se contenter au besoin d'un seul lecteur, comme notre Montaigne, et d'ajouter avec lui, fièrement : Et même, j'ai assez de pas un! Mais c'est amusant aussi d'en avoir beaucoup et de tendre à la foule des cailloux d'Eldorado, pierreries et diamants, en lui disant avec gaieté : Ça ne coûte que deux sous!

T. B.

Paris, le 20 juin 1890.

Digitized by Google

Digitized by Google

SONNAILLES & CLOCHETTES

I

A CATULLE MENDÈS

Très souvent, las des Philistins
Et les yeux brouillés, cher Catulle,
Par les cheveux de Philis teints,
Je voudrais aller jusqu'à Tulle.

Car, ami Catulle Mendès,
Peut-être qu'on est encore aise
D'oublier notre noir Hadès,
Bien loin d'ici, dans la Corrèze,

291490

Digitized by Google

Et de ne plus voir sur des seins
Blanchir des poudres de riz mates,
Et de suivre en leurs fiers dessins
Tous les beaux vers que vous rimâtes.

Si je fuyais nos singes laids,
Et le macadam où va Lise,
Il est bien certain que je les
Emporterais dans ma valise.

Même je voudrais en crier,
De vos chansons que l'écho cite,
Quand penché sur mon encrier,
Je puise dans ce noir Cocyte.

19 mai 1888.

Digitized by Google

II

CHIC

O mon cœur, Paris têtu
S'engouffre aux Montagnes Russes.
Dis, que faudrait-il que tu
Crusses?

Le divin Paris moqueur,
Pour qui l'or chante et rougeoie,
Y roule et s'en donne à cœur
Joie.

Digitized by Google

En ce peuple sans amour
Coloré de folles gammes,
Oh! que de merveilles pour
Dames!

Les gracieux farfadets
Qu'épargnent tous les désastres,
Sur leurs robes plaquent des
Astres.

Parmi ces insanités,
Avec leurs frimousses douces,
Brillent les divinités
Rousses.

Toute Ève a l'air d'un soleil
Qui brûle, et sur chaque jambe
Un bas céleste et vermeil
Flambe.

Digitized by Google

Les messieurs, pleins de respect,
Semblent venus de l'Autriche.
Leurs plastrons ont un aspect
Riche.

Tel scintille Abdébaran
Faisant tourner sa rondache,
Ils posent tous pour Caran
D'Ache.

Que de luxe et de gala !
Vois comme ils font bien la fête
Gravement, sans tourner la
Tête.

26 mai 1888.

Digitized by Google

III

TOUTE LA LYRE

Un grand souffle court dans les bois
Et sur les cimes éternelles;
J'entends parler toutes les voix
Et frissonner toutes les ailes.

Le Rhythme chante, inassouvi,
Le brouillard déchire ses gazes,
Et nous suivons d'un œil ravi,
Le vol effrayant des Pégases.

Digitized by Google

Dans l'éther vaste et radieux,
Loin des cloaques et des fanges
Éclatent le rire des Dieux
Et le chant triomphal des Anges.

Sombre et délicieux tourment,
Orgueil, amour, espoir, délire,
Écoutez, c'est l'enchantement
De la prodigieuse Lyre!

A travers les cieux arrogants
Elle chasse un troupeau d'Aurores
Et les cheveux des Ouragans
Sont pris dans ses cordes sonores.

L'Océan fait gronder ses flots
Et là gémit et se démène
Avec des cris et des sanglots,
Et pleure la Misère humaine.

Digitized by Google

Qui vous agite sur nos fronts,
Épopée où le sang ruisselle,
Douce idylle, chant des clairons,
O symphonie universelle,

Et vous, colères de l'autan,
Caresses de l'aube vermeille,
Et toi, Nuit! — C'est le grand Titan,
Hugo, qui parle et se réveille.

2 juin 1888.

Digitized by Google

IV

LANDROL

Landrol, ô deuil! terreur! extase!
O Koning! Landrol est resté
Quarante ans, et plus, au Gymnase.
O noir destin! sort détesté!

A présent, son pauvre cœur tremble.
Inquiet, prêt à se troubler,
Ce martyr murmure : Il me semble
Que je voudrais bien m'en aller.

Digitized by Google

Mais Scribe, qu'un laurier décore,
Apparaît dans les airs flottants
Et dit à Landrol : Reste encore.
Landrol répond : Combien de temps?

Mais, blêmi par de tristes rages,
Scribe prend un air solennel.
Et l'on voit passer des orages
Sur le front de ce colonel.

Des Cunégondes et des Thècles
Passent, mystérieux témoins,
Dans ses yeux clairs. — Trois mille siècles.
Dit-il. Ou quatre. Plus ou moins.

Landrol dit : Mais quoi! la vallée
Frissonnante de Josaphat
Délivrera mon âme ailée.
Mais feu Scribe lui répond : Fat!

Digitized by Google

Quand on résiste, je m'obstine,
Et dans l'infini radieux
Tu joueras *Michel et Christine*
Après la mort de tous les Dieux!

9 juin 1888.

Digitized by Google

V

SOLEIL

Lorsque Juin fait même sourire
Le noir cachot,
Je n'aime pas entendre dire
Qu'il fait trop chaud.

Non. Pas assez chaud. Que notre âme
Au jour vermeil
Renaisse, prenne un bain de flamme
Et de soleil!

Digitized by Google

O Zéphyr, tandis que tu bouges
Dans le ciel bleu,
Que toutes les lèvres soient rouges
Comme du feu!

Que hors du corsage, sans honte
Les jeunes seins
Tressaillent, sans rendre nul compte
De leurs desseins!

Je veux dans les apothéoses
Entendre, autour
Du jardin, les bouches des roses
Crier d'amour!

Oublions les matins livides,
Flore aux abois,
La malignité des avides
Marchands de bois,

Digitized by Google

Et voulant que l'azur nous voie
Contents, ayons
Les prunelles pleines de joie
Et de rayons!

16 juin 1888.

Digitized by Google

VI

EXEAT

Le vieil Hiver aux pieds lourds
Est bien loin, s'il court toujours
En portant sa chaufferette.
Allez-vous-en, Turlurette.

Sans peur de son rire amer,
Il fait bon près de la mer
Fumer une cigarette.
Allez-vous-en, Turlurette.

Digitized by Google

Vous entendrez, ingénus
Les petits Désirs tout nus
Baiser votre collerette.
Allez-vous-en, Turlurette.

Puis vous irez sous le flot,
Qui chante avec un sanglot,
Mais qui sait conter fleurette.
Allez-vous-en, Turlurette.

Car le grand infini bleu
Embrase du même feu
La reine et la bergerette.
Allez-vous-en, Turlurette.

Oui, peut-être, on le pressent,
Une écume, vous pressant,
Vous parlera d'amourette.
Allez-vous-en, Turlurette.

Digitized by Google

Mais, pareille aux floraisons,
Vous conterez vos raisons
A cette vague indiscrète.
Allez-vous-en, Turlurette.

23 juin 1888.

Digitized by Google

VII

BASTILLE

Tandis que tu t'envoles
Dans les cieux bénévoles
Mieux que ta sœur Babel,
O tour Eiffel,

La Bastille s'élève
De nouveau, comme en rêve.
C'est bien. Mettons dedans
Les imprudents.

Digitized by Google

Donnons-lui ces critiques
Aux vagues esthétiques,
Faux comme des jetons.
Amis, jetons

Dans sa gueule vorace
Les tribuns, dont la race
Ne vaut pas même un tiers
De monsieur Thiers !

Que bien vite elle avale
Leur troupe sans rivale,
Dont les moins longs discours
Ne sont pas courts !

Qu'elle mange et dévore
Le fabricant sonore
Des poèmes qu'on sert
Dans un concert !

Digitized by Google

Mettons-lui dans la gueule
Non Margot toute seule,
Mais tous les régiments
De ses amants,

Et l'étranger baroque
Débarqué, vers l'époque
Où tombe le grésil,
D'un faux Brésil,

Et ces crétins sans nombre
Dont les nez font une ombre
Épouvantable sur
Le chaste azur!

30 juin 1883.

Digitized by Google

VIII

LE LYS

Étouffons le chagrin cuisant
Et les peines qui nous meurtrissent :
Portons haut nos cœurs, à présent
Que les orgueilleux lys fleurissent!

Coupe sereine, ô chaste lys
Où le regard du soleil entre!
Corps délicieux de Cypris!
Blancheur superbe de son ventre!

Digitized by Google

Le beau lys, pour son coup d'essai,
Efface le cygne et l'ivoire;
Il est mieux vêtu que d'Orsay
Et que Salomon dans sa gloire.

Il règne, avec ses pistils d'or
Dans sa magnifique structure :
Pourtant, il ne s'est pas encor
Occupé d'une filature.

Splendide en son riche attirail,
Tu le sais, rayon qui le baises,
Il n'exécute aucun travail,
Pas même celui des trapèzes.

Noble épouvantail des méchants
Dont l'âme est toujours mercantile,
Le lys que ravissent les chants,
Ignore la prose inutile.

Digitized by Google

Pareil au marbre que Scyllis
Taillait d'un ciseau grandiose,
Il se contente d'être lys
Et ne sait pas faire autre chose.

7 juillet 1888.

Digitized by Google

IX

LA PLUIE

Ce temps-là ne m'a pas déplu
Et son rhythme obstiné me grise.
Mais, chers amis, comme il a plu !
Comme l'atmosphère était grise !

Lorsqu'elle tombe drue encor
Et que le soleil la traverse,
Alors la pluie est tout en or
Et sa longue chanson me berce.

Digitized by Google

Puis le rayon vermeil, avec
Fierté, s'enfuit comme une flèche. —
Selon le beau symbole grec,
Danaé, c'est la Terre sèche.

Sans qu'on lui reproche aucun tort,
Meurtrie et toute malheureuse,
Elle se tourmente et se tord,
Comme une personne amoureuse.

Elle cherche en vain le repos,
Car elle brûle. Mais la pluie
D'or, vient caresser à propos
Cette princesse qui s'ennuie.

Il fera bon pour l'Opéra,
Puisqu'à mars juillet s'assimile ;
Dans les théâtres, on fera,
Comme au cœur de l'hiver, six mille.

Digitized by Google

Dans le mystérieux éther
Où sa fantaisie est diverse,
Du grand ciel d'en haut, Jupiter
A plu, j'ose le dire, à verse.

Il est venu dans cet air bleu
Qu'il inonde, orage ou rosée,
Et, tout de bon, la Terre en feu
Peut dire qu'elle est arrosée.

Qu'elle trouve une douce voix
La pâle victime qu'on tente !
Mais par exemple, cette fois,
Si Danaé n'est pas contente !...

14 juillet 1888.

Digitized by Google

X

L'IMMORTELLE

Muse, Daudet n'a pas raison ;
Sa justice n'est qu'apparente,
Car ta divine floraison
Vit très bien avec les Quarante.

L'Académie est un phénix
Riant comme Cypris dans l'île ;
Et certes elle a monsieur X,
Mais elle a Leconte de Lisle.

Digitized by Google

Elle reçoit dans un salon
Cette duchesse, l'Épopée.
Tu dois aimer l'endroit où l'on
Voit Sully-Prudhomme et Coppée.

Dans le vieux palais Mazarin
Où ta chanson la divinise,
Minerve au lourd casque d'airain
Avec toi joue et s'humanise.

Il vaut mieux, et c'est plus décent,
La voir là que dans une auberge,
Et ton bel œil incandescent
Fait rire à propos cette vierge.

La palme verte a moins d'appas
Et moins de splendeur qu'une rose,
Mais cependant on n'en meurt pas.
Va pour un peu d'apothéose !

Digitized by Google

Tes yeux sont pleins de diamants
Et de sagesse et de folie,
Et tous les travestissements
Te rendent encor plus jolie.

Les charmes sont divers, mais on
En voit chez toi le monopole,
Et quand tu vas dans la maison
Où l'on est sous une coupole,

Chacun regarde tes cheveux
Et songe et te voudrait pour sienne,
Et tu peux même, si tu veux,
Te faire académicienne.

21 juillet 1883.

Digitized by Google

XI

DÉSARMEMENT

Désarmer? Oui, ce bruit-là court,
Je sais qu'on a conté ce conte.
Églé, qui doit l'arrêter court?
Vous, dont il faut bien tenir compte.

On parle de désarmement!
Sans nulles paroles railleuses,
On rangerait, pour le moment,
Les canons et les mitrailleuses.

Digitized by Google

Ainsi, tout sera bien réglé
Pour tranquilliser les empires.
C'est bon. Mais cependant, Églé,
Que ferez-vous de vos sourires ?

Car, Déesse, vos fiers appas
Et vos beautés et tous vos charmes,
Ainsi qu'on ne l'ignore pas,
Sont les plus redoutables armes.

Jeune guerrière aux sombres yeux,
Que ferez-vous de l'arc farouche
De vos sourcils mystérieux
Et des braises de votre bouche ?

O vous dont on craint l'œil subtil
Et qui triomphez dans les villes,
Dites-le nous, en sera-t-il
De vous comme des vaudevilles,

Digitized by Google

Et verra-t-on les fiers accords
Que la grâce des attitudes
Fait saillir sur votre beau corps,
Remplacés par des platitudes ?

Celle qui vit à ses genoux
Le jeune Adonis comme Anchise,
Avait bien moins d'armes que vous ;
Et, je le dis avec franchise,

Charmeresse, Ève ou Dalila,
Dût l'Europe en être alarmée,
Tant que vous aurez ces yeux-là,
Je ne vous vois pas désarmée.

28 juillet 1888.

Digitized by Google

XII

LE PIANO

Tant pis, j'aime le piano !
Mon maître, au fond de la Scythie
Fort connu, comme à Landerneau,
Aimait l'araignée et l'ortie.

Et pourquoi ? Parce qu'on les hait.
Pour moi, j'aime, épris de chimères,
Le piano, parce qu'il est
Plus haï que les belles-mères.

Digitized by Google

Un rayon sur mon front a lui,
Lorsque l'heure du thé ramène
Ce monstre, affreux comme celui
Du long récit de Théramène.

Devant les dames à turban,
A ses vœux j'aime à condescendre,
Quand sa croupe se recourbe en
Replis de bois de palissandre.

N'ayant pas tremblé pour si peu,
Je supporte ses airs farouches
Et même, le terrible jeu
De ses dents, qu'on nomme : des touches.

Eh ! oui, le piano, Meyer
Beer admettait cet ustensile,
Et c'est pourquoi Ernest Reyer
Me semble un peu trop difficile.

Digitized by Google

Implorant les cieux parfois sourds
Où passent des guerriers équestres,
J'en conviens, je n'ai pas toujours
Sous ma main de puissants orchestres.

Or, pour oublier les méchants
Si, pâle et l'œil de pleurs humide,
J'ai besoin d'entendre les chants
Célestes d'*Orphée* ou d'*Armide*, —

O Vérité, sors de ton puits !
Lorsque ce désir fou m'étrangle,
Dis-nous cependant si je puis
Me les jouer sur le triangle !

4 août 1888.

Digitized by Google

XIII

LE FROID

Dans le ciel noir, plein d'échancrures,
Il volait tristement, vêtu
D'un gros paletot de fourrures,
Et je lui dis : Qui donc es-tu?

Affublé d'un passe-montagne,
On ne lui voyait que les yeux.
Oh! que le bonheur t'accompagne,
Lui dis-je, oiseau mystérieux!

Digitized by Google

Volant toujours à perdre haleine
Dans les cieux tarabiscotés,
Il avait de gros gants de laine
Avec de gros doigts tricotés.

Je dis : Toi que l'ouragan fête,
Voyageur pâle, exempt d'humour,
Comment te nomme-t-on? — Poëte,
Dit-il, moi, le féroce Amour,

Qui connais bien toutes les banques,
Je me fais voir, — ô sort fatal! —
Laid comme, dans *Les Saltimbanques*,
On voit le nommé Ducantal.

Je suis Amour, dieu de Cythère,
Du moins, je l'ai toujours été.
Mais, rimeur, on ne peut se taire,
Nous avons un bizarre été.

Digitized by Google

Je sais que je devrais, en somme,
Possédant la blancheur du lys,
Me montrer strictement nu, comme
La main de Rose ou de Philis.

Mon front n'a subi nulle tonte,
Et je ne me sens pas plus vieux
Que naguères, dans Amathonte;
Mais le temps est trop pluvieux.

Je ris, je pleure, je sanglote;
Ce qui ravit les cœurs, je l'ai;
Mais pour le moment, je grelotte
Et j'ai le bout du nez gelé.

11 août 1888.

Digitized by Google

XIV

REPOS

Je disais, en pressant le pas :
Que font ces Amours sans vergogne?
En somme, il ne me semble pas
Qu'ils accomplissent leur besogne.

Ils méritent des mauvais points.
Hypnotisés par sa caresse,
Dorment-ils, en fermant leurs poings,
Sur le doux sein de la Paresse?

Digitized by Google

Certes, je les vois compromis;
Leur activité se repose.
Depuis deux jours, ils n'ont pas mis
De flammes dans les yeux de Rose.

Luce, dont les jeunes attraits
Étaient cause de tant de fièvres,
Depuis deux jours n'a plus de traits
Meurtriers aux coins de ses lèvres.

On danse en vain sous les mûriers :
C'est fini du rire et des charmes.
A quoi servent ces armuriers,
Puisqu'ils ne fabriquent plus d'armes?

Tel, sévère pour le bandit,
Je blâmais les Amours frivoles.
Mais ils sont venus et m'ont dit :
Prenez des airs plus bénévoles.

Digitized by Google

Il est vrai que, depuis un temps,
Sagement nous nous reposâmes.
Comme nous faisions au printemps,
Nous ne tourmentons plus les âmes.

Toutefois, nous reconnaissons
Que vous êtes bon guitariste,
Habile à gratter des chansons.
Mais enfin, il serait fort triste,

Monsieur, que vous altérassiez
La vérité, dans quelque rêve.
De même que les terrassiers,
Nous, Amours, nous sommes en grève.

18 août 1888.

Digitized by Google

XV

MARGOT

Grosse Margot, blanche nourrice,
Qu'adorait, en son fier caprice,
  Le bon rimeur Villon,
Sur toi, sa conquête et sa proie
Et le navire de sa joie,
  Flotte son pavillon!

Digitized by Google

En son âme dévotieuse,
Il t'estimait plus précieuse
  Que de l'or en lingot
Et, mieux qu'une chair de princesse,
Il aimait et choyait sans cesse
  Ton sein, grosse Margot!

Si bien qu'en ta jupe de laine,
Immortelle comme une Hélène,
  Ravis, nous te voyons
Avec ta glorieuse allure,
Et que ta lourde chevelure
  Est pleine de rayons.

Lui, le génie, et toi, la gouge,
Vous buviez à flots du vin rouge,
  Plein de rubis ardents,
Fleurant comme des violettes,
Et la pourpre des gouttelettes
  Ruisselait sur tes dents.

Digitized by Google

Maintenant, ô perle des filles,
Tu resplendis encor, tu brilles,
Comme de l'or moulu,
Lorsque sur du cuivre on l'applique,
Par cette raison sans réplique :
Ton François l'a voulu.

Oui, ce grand Villon t'a choisie,
Comme un dieu de la poésie,
Recueillant son butin,
Choisit la fille de Tyndare;
Car il chantait comme Pindare,
A Paris, près Pantin!

25 août 1888.

Digitized by Google

XVI

COLLOQUE

En passant auprès du bassin
Où le flot s'enfle comme un sein,
L'oiseau neigeux m'ayant fait signe,
J'approchai bien vite, et sur lui
Comme un rayon d'or avait lui,
Je dis à ce beau Cygne : Cygne!

Digitized by Google

Buvant le ciel aérien,
Blanc voyageur, tu ne fais rien.
C'est vainement que l'on t'épie.
Être de neige, comme un lys,
Te suffit, ô Cygne, tandis
Que nous faisons de la copie.

Va chercher une entrave ailleurs!
Imite les bons travailleurs:
Le Bœuf superbe qui laboure,
Ou l'Ane, heureux d'avoir marché,
Qui, sur son dos, porte au marché,
Des légumes, et que l'on bourre.

Et nous-mêmes, sans nous vanter,
Vois, nous ne savons qu'inventer
Pour montrer notre humeur folâtre.
Romantiques impénitents,
Nous écrivons, de temps en temps,
Quelque farce, pour le théâtre.

Digitized by Google

Que diable! escrime-toi, voyons,
Autrement que dans les rayons! —
Tel, mû par le désir insigne
Et rempli d'opportunité
D'entrer dans la modernité,
Je gourmandais le nommé Cygne;

Mais l'oiseau de neige et de lys,
Plus blanc que le sein de Laïs,
L'oiseau divin qui, sur la ville
Regarde l'astre à son déclin,
Me dit : Ne fais pas le malin
Et soigne tes rimes, Banville.

1er septembre 1888.

Digitized by Google

XVII

CHASSEURS

Amour connaît toujours cet art
Qui fit ruisseler tant de larmes.
Cependant, il est en retard,
Du moins sous le rapport des armes.

En de nombreux départements
Voici que la chasse est ouverte,
Et livre à leurs déportements
Les chasseurs, dans la forêt verte.

Digitized by Google

Adonis jamais amoindris,
Brûlés des plus ardentes fièvres,
Ils vont massacrer les perdrix
Et mettre à mort beaucoup de lièvres.

Jolis des premiers aux derniers,
Ils ont, en leurs façons coquettes,
De très agréables carniers
Et de gracieuses casquettes.

Les ruisseaux, comme des miroirs,
Orgueilleusement les reflètent,
Et leurs chiens, blancs, jaunes et noirs
Leur vont très bien et les complètent.

Leurs solides et clairs fusils
Où le confort anglais respire,
Ont été dans Londres choisis :
Cela fait plaisir à Shakspire.

Digitized by Google

Ils marchent, d'un air élégant.
Leurs guêtres, qu'on achète rue
De Richelieu, vont comme un gant,
Et charment la foule accourue.

Tous équipés au goût du jour,
Ils sont venus dans leurs calèches,
Excepté le chasseur Amour,
Qui n'a que son arc et ses flèches.

8 septembre 1888.

Digitized by Google

XVIII

RÉPLIQUE

Le perdreau, sur son plat d'argent,
Bien enveloppé dans sa barde,
Avait un bel air engageant.
Il eût même inspiré le barde.

En le voyant, Rose et Ninon,
Ces tendresses que l'on achète
Et qui ne disent jamais : Non,
Tourmentaient déjà leur fourchette.

Digitized by Google

Rose, qui plaît à don Pedro,
Grand d'Espagne aux sourcils d'ébène,
Dit alors au perdreau : Perdreau,
Vois! pour toi quelle heureuse aubaine

D'être enfin savouré, mon cher,
Par de si belles demoiselles,
Qui vont se nourrir de ta chair
Et se régaler de tes ailes!

Telle Rose, par un circuit,
S'égarait en discours frivoles.
Mais le perdreau, bien qu'il fût cuit,
Prononça de sages paroles.

Être mangé n'est pas un mal,
Dit-il, et c'est la fin morose
De n'importe quel animal.
Sache-le pourtant, jeune Rose,

Digitized by Google

Fille plus folle que la mer
Fertile en farces incongrues,
A nous, perdreaux, il semble amer
D'être dévoré par des grues !

15 septembre 1888.

Digitized by Google

XIX

RIRE

Rions sur la terre en délire
Où la lumière aime et fleurit,
Puisque le clair, le divin Rire
Nous appartient, comme l'Esprit.

Rions sous la clarté qui tombe
Parmi les rameaux chevelus;
Car, amis, la blanche colombe
Ne rit pas, le tigre non plus.

Digitized by Google

Oui, rions sous les flammes vives,
Puisque c'est notre beau destin
D'être les glorieux convives
Assis à l'immortel festin;

Puisque la Vie âpre et sévère
Aura son éclatant réveil;
Puisque brillent dans notre verre
Les rouges vins, pleins de soleil;

Puisque l'Homme, cueillant des roses,
Peut dire au divin Rabelais :
Tu sais toutes sortes de choses
Amusantes, conte-moi-les!

Puisque le sommelier Prodige
Est notre docile échanson;
Puisque c'est, lorsque je l'exige,
Hugo qui chante une chanson,

Digitized by Google

Et puisque, auprès du bleu pilastre,
Le diamant aux cieux cloué
N'est certes pas un plus bel astre
Que la prunelle de Chloé.

22 septembre 1888.

Digitized by Google

XX

LUNE

Comme aux Cieux elle étincela,
Je la contemplai d'un œil mâle,
Et la Lune me fit de la
Peine, tant je la voyais pâle.

Elle souffrait, j'en étais sûr,
Et sa face, comme assoupie,
Ressemblait à ce papier sur
Lequel on fait de la copie.

Digitized by Google

Au haut des célestes pourpris,
Avec ses pâleurs d'avalanche
Et de houppe à poudre de riz,
Elle était très blanche, oh! si blanche!

J'en sentais un trouble à mon flanc.
Voyant cela, je lui dis : Lune,
Quel est ce visage si blanc?
Car enfin, de deux choses l'une,

Ou tu défailles ou tu meurs,
L'âme épuisée et comme antique,
Ou bien c'est, pour plaire aux rimeurs,
Un déguisement romantique.

En tout cas, astre, hélas! transi
Devant le nuage qui bouge,
Par décence, au lieu d'être ainsi,
Tu devrais mettre un peu de rouge!

Digitized by Google

Mais la Lune aux lèvres d'argent
Me dit, sans être intimidée,
Avec un sourire engageant :
Du rouge! Eh! oui, c'est une idée,

Et l'on en met à Singapour.
Moi j'aime peu qu'on me diffame,
Et je me ferais passer pour
Être aussi folle qu'une femme!

29 septembre 1888.

Digitized by Google

XXI

L'ÉCHO DE PARIS

Au son de l'or pur, au son
Clair du fer,
Le divin Paris fait son
Bruit d'enfer.

Chez lui, tout le bien fleurit,
Tout le mal
Souffre; il modèle et pétrit
L'idéal.

Digitized by Google

Dans ce Paris, dans ce lieu
Radieux
Fait pour ravir le ciel bleu
Et les Dieux,

Les femmes, aux blanches dents,
Au talon
Rose, semblent des lys dans
Le vallon;

Le poëte dans le vent
Meurtrier
Jette sa plainte en rêvant
Au laurier,

Et l'ardent musicien,
Plein d'effroi,
Est comme l'Orphée ancien
Qui fut roi.

Digitized by Google

Par le peintre et le sculpteur,
Ce géant
Le génie est le dompteur
Du néant;

L'esprit s'élance en un vol
Svelte et fort,
Plus hardi que Rivarol
Et Chamfort;

Le bon ouvrier, charmant
Tout Ophir,
Associe au diamant
Le saphir,

Et pour orner les palais,
Nos marteaux
Sans trêve meurtrissent les
Durs métaux.

Digitized by Google

Mon Paris, ivre d'amour
Et de bruit,
Ne s'arrête ni le jour
Ni la nuit;

C'est pourquoi ce grand charmeur
Du réel
Lance une immense rumeur
Jusqu'au ciel.

Trompettes de Jéricho,
Chants et cris,
Luths et flûtes, c'est l'écho
De Paris!

31 octobre 1888.

Digitized by Google

XXII

PEINTURE

Elle était blanche comme un cygne
Et parfaitement nue, et puis
Sans aucune feuille de vigne,
Car elle sortait de son puits.

Moi, je pris le blanc et le rouge
Et sur son visage et son flanc,
Sans souci du zéphyr qui bouge,
Fier, je mis du rouge et du blanc.

Digitized by Google

Avec ces couleurs de théâtre,
Que sans remords nous étalons,
Je maquillai son corps folâtre
De la nuque jusqu'aux talons.

Et je disais : Le Beau respire
Chez l'auteur suave et mesquin;
Aussi doit-on, fuyant Shakspire,
Aimer éperdûment Berquin!

Épris de la gloire et du lucre,
Il serait bon qu'on les briguât
Avec une Revue en sucre
Et des romanciers en nougat!

Pas de choses éblouissantes!
Foin de la Rose au cœur vermeil!
Surtout craignez les indécentes
Éclaboussures de soleil!

Digitized by Google

On peut célébrer le Hanôvre,
Ou Londres, avec Tom et Bob;
Mais que la rime soit très pauvre!
Oh! beaucoup plus pauvre que Job!

Certes, le vrai morceau de prince
Qu'il faut louanger en un lai,
C'est une demoiselle, mince
Comme un svelte manche à balai.

Le style très sobre, sans honte
Avec la vertu correspond :
Ce sont les vrais lions de fonte
Qui rugissent au bout du pont! —

Ainsi je parlais, magnanime,
Tâchant, dans ma péroraison,
D'agenouiller la nymphe Rime
Sous le dur fouet de la Raison.

Digitized by Google

Et toujours, avec politesse,
Éteignant la pourpre du sang,
Parmi les lys de la déesse
Je mettais du rouge et du blanc.

Et comme, en cette ardente fièvre,
Sur le rouge, sans l'effacer,
Je passais la patte de lièvre,
Un critique vint à passer.

Alors, tout à coup faisant halte,
Oubliant sa rédaction,
Il admira, droit sur l'asphalte,
Mes discours et mon action.

Que vois-je? Quel est ce prodige?
Dit-il avec sévérité.
Que faites-vous là? — Moi? lui dis-je;
Mais — je farde la Vérité!

13 novembre 1888.

Digitized by Google

XXIII

LAPINS

Les petits Lapins, dans le bois,
Folâtrent sur l'herbe arrosée
Et, comme nous le vin d'Arbois,
Ils boivent la douce rosée.

Gris foncé, gris clair, soupe au lait,
Ces vagabonds, dont se dégage
Comme une odeur de serpolet,
Tiennent à peu près ce langage :

Digitized by Google

Nous sommes les petits Lapins,
Gens étrangers à l'écriture
Et chaussés des seuls escarpins
Que nous a donnés la Nature.

Près du chêne pyramidal
Nous menons les épithalames,
Et nous ne suivons pas Stendhal
Sur le terrain des vieilles dames.

N'ayant pas lu Dostoïewski,
Nous conservons des airs peu rogues
Et certes, ce n'est pas nous qui
Nous piquons d'être psychologues.

Exempts de fiel, mais non d'humour
Et fuyant les ennuis moroses,
Tout le temps nous faisons l'amour,
Comme un rosier fleurit ses roses.

Digitized by Google

Nous sommes les petits Lapins,
C'est le poil qui forme nos bottes,
Et, n'ayant pas de calepins,
Nous ne prenons jamais de notes.

Nous ne cultivons guère Kant;
Son idéale turlutaine
Rarement nous attire. Quant
Au fabuliste La Fontaine,

Il faut qu'on l'adore à genoux;
Mais nous préférons qu'on se taise,
Lorsque méchamment on veut nous
Raconter une pièce à thèse.

Étant des guerriers du vieux jeu,
Prêts à combattre pour Hélène,
Chez nous on fredonne assez peu
Les airs venus de Mitylène.

Digitized by Google

Préférant les simples chansons
Qui ravissent les violettes,
Sans plus d'affaire, nous laissons
Les raffinements aux belettes.

Ce ne sont pas les gazons verts
Ni les fleurs, dont jamais nous rîmes
Et, qui pis est, au bout des vers
Nous ne dédaignons pas les rimes.

En dépit de Schopenhauer,
Ce cruel malade qui tousse,
Vivre et savourer le doux air
Nous semble une chose fort douce,

Et dans la bonne odeur des pins
Qu'on voit ombrageant ces clairières,
Nous sommes les tendres Lapins
Assis sur leurs petits derrières.

27 novembre 1888.

Digitized by Google

XXIV

BIRBE

En mon printems, à l'âge en fête
Où l'on fuit gaîment tout salon,
J'avais sur mon front de poëte
Une tignasse d'Absalon.

Fort riche, ayant de l'or en barre,
Embrassant la Rime à tout coup,
On m'eût pris pour un chef barbare
Ou pour une tête de loup.

Digitized by Google

A présent c'est fini de rire,
Et si j'ai fait un peu de bruit,
Si je trouve aussi de quoi frire,
Me voilà pelé, comme un fruit.

Heureux au gré de mon envie,
Moi qui semblais un damoiseau,
Je fus, par les soins de la Vie,
Plumé, comme on plume un oiseau.

Moi qui savais chanter Achille
Passant dans un éclair soudain,
Me voilà chauve comme Eschyle
Et comme le fut Siraudin.

Et ma tête, objet illusoire,
Se faisant voir à découvert,
Est comme ces billes d'ivoire
Qu'on fait rouler sur un drap vert.

Digitized by Google

Sa boîte, à présent nette et lisse,
Est comme une perle d'Ophir,
Et peut s'offrir avec délice
A la caresse du zéphyr.

Ou, s'il fait trop froid, si la bise
Court par les chemins où je vais
Et m'écorche, comme Cambyse
Écorchait les juges mauvais,

Alors, tout noir, comme une mouche,
Me parant et me régalant,
Un gai béret de Scaramouche
Me coiffe de son pli galant.

Il me capitonne, il me sauve,
Il déroute le vent amer,
Et si je l'ôte, je suis chauve
Comme une roche dans la mer.

Digitized by Google

Oui, moi que sait bercer la vague
Et qui lui parle quand je veux,
Je n'ai qu'une parenté vague
Avec Hélène aux beaux cheveux.

Je n'ai pas épuisé ma veine
Et je reste droit comme un pin,
Mais je laisse enfin cette vaine
Luxuriance à Richepin.

Toujours le poëte, dont l'âme
Est un gouffre plein de ciel bleu,
Se souvient d'avoir bu la flamme
Et baisé le charbon de feu.

Réchauffe-moi, sainte brûlure!
Amis, tout est bien comme il est,
Car avec ou sans chevelure,
Un bon chanteur n'est jamais laid.

Digitized by Google

Et celle qui donne la manne
Avec son baiser meurtrier,
La Muse a voulu sur mon crâne
Faire la place du Laurier!

14 décembre 1888.

Digitized by Google

XXV

VARIANTE

Lila, personne orientale,
Qu'on n'égale qu'aux Dieux et qu'aux
Rois, dit : Je suis l'Horizontale
Dont on parle dans les Échos.

Je suis la plus belle Tendresse
Que dans la forêt suive un daim,
Et le Lys ébloui se dresse,
Quand je passe dans le jardin.

Digitized by Google

Étrangère à toutes les Prusses,
Je suis la favorite des
Russes et des Montagnes Russes
Et, la nuit, je dors sous un dais.

Cantinière de l'ambroisie,
Aussi blonde que le maïs,
Voyez, je suis comme Aspasie
Et comme Thaïs et Laïs.

Je suis, avec mon front de lune,
Comme Rhodope au rire frais,
Que l'Égypte vit bâtir une
Grande pyramide, à ses frais.

Je visite Amour dans sa forge,
Comme Phryné, dont l'avocat
Fit voir la radieuse gorge,
Seule excuse qu'il invoquât !

Digitized by Google

Dédaignant toute mousseline,
Je suis, dans ce siècle vénal,
Comme la grande Messaline,
Mal comprise par Juvénal.

Je suis comme ces tentatrices
Et comme Ninon de Lenclos,
Dont on adorait les caprices,
Innombrables comme les flots.

Célèbre jusques dans l'Autriche,
Je suis comme Sophie Arnould
Qui, par l'esprit, fut aussi riche
Que les Rothschild et que les Fould.

C'est de moi que naît le délire
Et je suis, comme je le dois,
A moi seule toute la Lyre
Qu'Amour fait vibrer sous ses doigts. —

Digitized by Google

C'est ainsi que Lila, savante
A donner de bonnes raisons,
Fait son propre éloge, et se vante
Par un choix de comparaisons.

Mais en regardant sa frimousse,
Voyant comme elle a le nez fait,
Un jeune homme à la voix très douce
L'interpelle et dit : En effet,

Madame, c'est vous le cytise
Que broute le chevreau lascif;
Courtisane, tout vous courtise;
Vous rendez l'univers pensif.

Vous entraînez la vieille Europe
Dans votre vertige effréné;
Oui, vous êtes comme Rhodope
Et comme Laïs et Phryné.

Digitized by Google

Mais, ô nymphe, qui dans les fêtes
Passez comme une flèche, au son
Des brillants orchestres, vous êtes
Également — comme Chausson !

25 décembre 1888.

Digitized by Google

XXVI

TOUR EIFFEL

Tour Eiffel, grandis, monte encore
Dans la lumière et dans l'aurore,
Dans les éthers silencieux.
Née entre les pieds noirs d'Hécate,
Monte, grande fleur délicate,
Mets ton front dans les sombres cieux.

Digitized by Google

Car un génie au cœur de flamme
Fouille la terre jusqu'à l'âme
Et jusqu'aux portes de l'enfer,
Et pour préparer à la France
Le nid joyeux de l'espérance,
Le tresse avec des brins de fer.

Oui, sois de plus en plus géante,
Et devant la foule béante
Que charmeront tes fils vermeils,
Apparais, de clarté baignée,
Comme une toile d'araignée
Où vont se prendre les soleils.

Pendant les prochaines semailles,
Luis, resplendis avec tes mailles,
Brille, joyau prestigieux
Et séduis l'œil par ta caresse,
Filigrane ajouré, que tresse
Un orfèvre prodigieux.

Digitized by Google

On verra, dans leurs vols énormes,
Accourir vers tes plates-formes
Le hardi faucon, le gerfaut,
Les vautours, les aigles voraces;
Mais en contemplant ces terrasses,
Ils trouveront que c'est trop haut.

Monte encor, Tour démesurée!
Le dieu de la mer azurée
Et de l'ouragan libyen,
Dit à l'équipe ralliée
De Babel réconciliée :
Venez, à présent. Je veux bien.

La Tour grandit et, sur son faîte,
Invincible, dressant la tête,
L'Homme ouvrant tout grands ses yeux clairs,
Pourra, dans ses jeux ordinaires,
Prendre dans ses mains les tonnerres
Et jouer avec les éclairs.

Digitized by Google

Car, autrefois chaste et jalouse,
Maintenant, la Science épouse
L'Homme et, regardant l'Orient,
Pour lui déchire tous les voiles
Qui lui dérobaient les étoiles,
Et baise sa bouche, en riant.

Sans craindre que rien la meurtrisse,
La Science libératrice,
Dans sa main tenant une faux
Que l'on ne voyait pas naguère,
Moissonnera les deuils, la guerre,
Les canons et les échafauds.

Tour, grand lys fleuri dans l'espace,
Colosse de force et de grâce!
Épouvantant le doute amer,
Les certitudes et l'extase
Reviendront caresser ta base,
Comme les vagues d'une mer.

Digitized by Google

Et, malgré le vent, qui s'effare,
Ton veilleur, auprès de son phare,
A l'heure divine où le bruit
S'éteint dans la nature fée,
Entendra la Lyre d'Orphée
Guider les astres, dans la nuit.

8 janvier 1889.

Digitized by Google

XXVII

JOCRISSE

Ce siècle, beau, mais décadent,
Comme l'ont prédit les augures,
Voit au fond du rouge occident
S'effacer les grandes figures.

Mangin ne vend plus de crayons,
Avec son bagout dur et leste.
Peut-être qu'il vend des rayons,
Dans une calèche céleste.

Digitized by Google

Robert Macaire n'est plus roi
Au bagne affreux ni dans le bouge,
Et ne fait pas naître l'effroi,
N'ayant plus son pantalon rouge;

Et triste, faisant son paquet,
Emportant sa malle et sa harpe,
Le prodigieux Bilboquet
Renonce à marchander la carpe.

Prudhomme, exempt de tous mollets,
Sur son front dévasté ramène
Des crins, plus étirés que les
Vers du récit de Théramène.

Polichinelle est aboli.
Dans la neige d'une avalanche
Se dissipe son nez pâli,
Aussi blanc qu'une truffe blanche.

Digitized by Google

Pierrot, morne et l'air abattu,
Se promenant à Pampelune,
Dit : O Lune, me connais-tu?
— Pas du tout, dit la blanche Lune.

Oui, tous ces héros glorieux,
Que les cieux de flamme éblouissent,
Dans les lointains mystérieux
S'effacent et s'évanouissent.

Seul, ô Jocrisse, aimable enfant,
Dont l'œil doux charmait ta nourrice,
Toi que l'Illusion défend,
Chaste, ingénu, divin Jocrisse,

Être initial et sans prix,
O toi que la brise courtise,
Au milieu de nous tu fleuris,
Éternel comme la Bétise.

Digitized by Google

Dans tes petits yeux radieux
La Certitude heureuse éclate.
Naïf, tu vas, comme les Dieux,
Vêtu de la pourpre écarlate.

Plus allègre que Jupillon,
Pareil à la fleur sur sa tige,
Un symbolique papillon
Près de tes cheveux roux voltige.

Et ce messager du ciel pur,
Léger comme ta petite âme,
Jette un éclair d'or et d'azur
Dans ta chevelure de flamme.

Toi, sur qui la Fée, en rêvant,
Pose encor sa main protectrice,
Ami du soleil et du vent,
Incommensurable Jocrisse,

Digitized by Google

Ignorant ce que les passants
Peuvent abriter sous leurs crânes,
Tu montres autant de bon sens
Et de sagesse — que les Anes !

22 janvier 1889.

Digitized by Google

XXVIII

TITANIA

Bottom, être baigné d'azur,
Baisé dans les apothéoses,
Toujours la Reine mettra sur
Tes longues oreilles, des roses.

Au bal, où maint gardénia
Chantait son amoureuse gamme,
Je vis hier Titania.
Elle était déguisée en dame.

Digitized by Google

Car Worth, qui peinait et rêvait
Comme un forgeron dans sa forge,
Dans une robe d'or avait
Mis en captivité sa gorge..

Dans ses cheveux doux et charmants, —
Tout pareils à ces bestioles,
Cent mille et mille diamants
Brillaient comme des lucioles.

Elle avait je ne sais quel feu
D'espoir, de fureur et de joie
Dans les clartés de son œil bleu,
Comme un loup qui cherche sa proie.

Et moi, qui ne songeais à rien,
Je contemplais, en bon lyrique
Épris du ciel aérien,
La Reine du pays féerique.

Digitized by Google

Elle et moi, quand j'étais bandit,
Bien souvent ensemble nous rîmes.
Elle m'aperçut et me dit :
Cher Banville, marchand de rimes,

Aujourd'hui le temps est fait pour
Me donner des rêves d'amante.
Je ne sais quel frisson d'amour
Court sur mes lys, et les tourmente.

Je voudrais qu'en chants inégaux
Un beau mortel, suivant mon ombre,
Me récitât des madrigaux
Dans quelque boudoir un peu sombre.

— Ah! lui dis-je, comment serait
L'être qui, bouffon ridicule,
Pour vous ne recommencerait
Les exploits effrayants d'Hercule?

Digitized by Google

Ne saurez-vous pas tout ravir,
Étant la fille de Shakspere ?
Demandez, faites-vous servir.
Tout Paris est là, qui soupire.

Voici des seigneurs qu'il faut voir !
Ils n'ont pas traîné dans les bouges.
Au contraire, ils semblent avoir
Été cuits dans leurs habits rouges.

Voici des financiers d'enfer,
Ludovic, Edgar, Anatole,
Qui dans leurs grands coffres de fer
Ont su détourner le Pactole.

Puis, voici de subtils esprits
Dont le groupe heureux se dessine.
Ils sont malins, ayant appris
Le cœur des femmes — dans Racine.

Digitized by Google

Tel je montrais le Tout-Paris
Brillant comme une chrysolithe.
Mais la Fée aux rires fleuris
Me dit, en voyant cette élite :

Oui, pour une tête à l'envers,
Tu fais à souhait ton Plutarque ;
Tous ces Parisiens divers
Me semblent d'une bonne marque.

Tous répondent à mon désir ;
Il n'en est pas que je condamne.
Mais je ne sais lequel choisir... —
Car ils ont tous la tête d'âne !

5 février 1889.

Digitized by Google

XXIX

NEIGE

La neige tombe en flocons
Sur les toits, sur les balcons.
C'est à se croire en Norvège.
Les gazons gèlent, tapis
Sous un merveilleux tapis.
Car il neige, il neige, il neige.

Digitized by Google

Pour combiner, en ses jeux,
Un effet de blanc neigeux,
Le ciel a jeté ses perles.
Mais ces parures de cour
Sont un mince régal, pour
Les moineaux et pour les merles.

Par ce temps, ils n'errent pas.
Mais enfin, pour quel repas
Cette nappe est-elle mise?
La Terre, montrant son flanc,
Est dans un vêtement blanc,
Comme une dame en chemise.

Or, mesdames, le rimeur
Se livre à sa belle humeur,
Et sur les routes divines
Aux harmonieux dessins,
Voit les blancheurs de vos seins
Et celle de vos poitrines.

Digitized by Google

Sous la neige ensevelis,
Mais levant leurs fronts pâlis
Que le vent ne peut abattre,
Les arbres un peu tremblants,
Ont tous des panaches blancs,
Comme le roi Henri Quatre.

Les petits dos féminins
Sont comme des Apennins;
Et Flavie, Emma, Nadège,
Pour qui j'enfle mes pipeaux,
Sur leurs élégants chapeaux
Emportent des fleurs de neige.

Des loups, terreur des marmots,
Pénètrent dans les hameaux,
Plus sérieux que des mages,
Et si j'en crois le journal,
On en voit dans Épinal,
Où se vendent les images.

Digitized by Google

Ces loups, fuyant nos paris,
Ne viennent pas à Paris.
Mais dans ce Paris, qui m'aime
Et qui, malgré les méchants,
Écoute parfois nos chants,
Nous en avons tout de même.

Ces chasseurs qui passent dans
La ville, ont du sang aux dents.
O Balzac! c'est toi qui trouves
Ces meurtriers, ces filous;
Nous avons beaucoup de loups,
Et même aussi, quelques louves.

Sveltes comme des fuseaux,
Elles tendent leurs museaux
De bêtes aventurières,
Et plus d'un sage barbon
Estime qu'il serait bon
D'exterminer ces guerrières.

Digitized by Google

Mais le prudent louvetier
Veut bien les amnistier,
Si leur candeur les protège;
Et ne soyez pas surpris
Que ces louves de Paris
Aient la blancheur de la neige!

19 février 1889.

Digitized by Google

XXX

MARDI GRAS

Aussi fou qu'un essaim de guêpes,
Car il ne faut pas qu'on s'y trompe,
Mardi-gras, qui mange des crêpes,
Est venu, sonnant de la trompe.

Donc, mon ami Paul, et toi, Lise,
Amusez-vous. Ce qu'on achève
Et qu'à propos on réalise,
N'est plus dans le pays du rêve.

Digitized by Google

Mais n'allez pas au bal. C'est triste.
C'en est fini du *Veau qui tette*,
Et lointain comme un guitariste,
Chicard n'est plus qu'une épithète.

Donc, Lise, dont le fier corsage
Cache mal un sein couleur d'ambre,
Et toi, Paul, croyez un vieux sage :
Faites le bal dans votre chambre.

Amants fiers de porter des chaînes,
Dansez un pas naturaliste !
Voyagez aux rives prochaines,
Comme le veut mon fabuliste.

Je le sais bien, moi que la Muse
A dressé pour son dithyrambe,
En nul endroit on ne s'amuse
Mieux que devant un feu qui flambe.

Digitized by Google

Pour le carnaval, trop précaire,
Il faut pourtant qu'on se déguise ;
Si l'on veut, en Robert Macaire,
Et s'il le faut, en duc de Guise.

Toi, Paul, mets ta chemise russe,
Et toi, Lise aux charmantes poses,
Déguise-toi, pleine d'astuce,
En femme qui met des bas roses.

Et soupez ! Lise, fleur humaine,
Si l'on peut t'adorer comme ange,
Pour imiter le fils d'Alcmène
Il est essentiel qu'on mange.

Si tu veux que Paul sur tes lèvres
Se livre aux plus tendres sévices,
Sur une assiette de vieux Sèvres
Épluche-lui des écrevisses.

Digitized by Google

Et pour mêler toutes les joies,
Commande, ô guerrière jalouse,
La fine terrine de foies
Gras, chez Tivollier de Toulouse.

L'Éden, il faudrait que tu l'eusses,
O femme du ciel émanée!
Pour cela, bois du Lur Saluces
Après un peu de Romanée.

O Paul, sois prévoyant! Profite
Du temps où tu n'es pas obèse,
Et tandis que Lise t'invite,
Baise sa bouche, et la rebaise.

Car ce bonheur, que tu répètes,
Vaut bien les douleurs éternelles
D'entendre hurler des trompettes
Et de voir des polichinelles?

5 mars 1889.

Digitized by Google

XXXI

NÉVROSE

Névrose tortille des fleurs,
Comme une étonnante fleuriste.
Avec ses prunelles en pleurs,
Névrose est une dame triste.

Ses fureurs de Phèdre aux abois
Sont dans les crimes impliquées;
Elle songe aux fraîcheurs des bois
Avec des amours compliquées.

Digitized by Google

Ayant le Crime pour vizir,
Misanthrope comme un Alceste,
Elle traîne son long désir
De l'ode sapphique à l'inceste.

En son long peignoir entr'ouvert
Aussi pâle qu'une orpheline,
Dans un verre de cristal vert
Elle boit l'absinthe opaline.

Sur les horreurs de son destin,
Elle gémit comme l'hyène,
Et dans les plats de son festin
Met du picrate et du cayenne.

Livrée à ses vagues tourments,
Le seul plaisir qui l'éperonne,
C'est de feuilleter des romans
Où fleurit le mot de Cambronne.

Digitized by Google

Comme elle dédaigne Amadis
Et tout Chérubin qui respire
L'air fortifiant! — Mais tandis
Qu'elle soupire et qu'elle expire,

Bien mieux informé que Dangeau,
Avec son regard qui fascine
Apparaît le grand Tourangeau,
Le bon docteur en médecine.

Il lui dit, sachant l'aguerrir :
Névrose gracieuse et fine,
Dédaigne, si tu veux guérir,
L'anti-pyrine et la morphine.

Voltige comme un papillon,
Car c'est le remède efficace,
Des vers endiablés de Villon
Aux contes joyeux de Boccace

Digitized by Google

Laisse ton cou libre dans l'air!
Ote ce boa de vigogne
Et, prompte comme un vif éclair,
Vide un grand verre de Bourgogne.

Sur la colline et le ravin
Ouvre ce peignoir que tu fripes.
Tout en savourant le bon vin,
Mange des boudins et des tripes.

Et sagement, diligemment,
Pour voir ta douleur apaisée
Donne aux lèvres de ton amant
Ta bouche mille fois baisée.

19 mars 1889.

Digitized by Google

XXXII

MODERNE

Le Saint dit à son compagnon :
Vil animal souillé de crotte,
Puisque tu prends cet air grognon,
Va te cacher là, dans la grotte.

Laisse-moi dans l'air nébuleux
Regarder l'Ange qui s'élance
Pour franchir les escaliers bleus,
Et d'abord, garde le silence.

Digitized by Google

Mais le rôdeur aux flancs épais
Dit : Je suis fatigué du mythe.
En somme, accorde-moi la paix!
Ne m'agace pas, bon ermite.

C'est bon. Laisse tes vieux cheveux
Se coller sur ta face blême,
Et je parlerai, si je veux.
Garde le silence, toi-même.

Les instants envolés sont courts.
Bonhomme, il ne faudrait pas m'être
Désagréable en tes discours,
Et maintenant, c'est moi le maître.

Tu nasilles, comme au lutrin.
Mais sache-le, vieux botaniste,
C'est moi seul qui suis dans le train.
Je suis le Cochon moderniste.

Digitized by Google

Je suis comme un roi d'Orient.
Le soleil me baise et me dore,
Et tout le monde, en me voyant,
Me dit : Cochon, viens qu'on t'adore!

Dût cette existence m'user,
Parmi des femmes idolâtres
Désormais je veux m'amuser
Dans les endroits les plus folâtres.

Hôte d'éblouissants palais,
Je fréquenterai les Folies-
Bergère, pour courtiser les
Demoiselles aux mœurs polies.

Je couronnerai mes destins.
Puisqu'ici bas tout n'est que rêve,
J'organiserai des festins
Si plantureux que l'on en crève.

Digitized by Google

Je veux des menus abondants
Que nul ascète ne rature.
Et puisque enfin je règne dans
La meilleure littérature,

J'irai, sans demander jusqu'où.
Tandis que siffleront les merles,
On attachera sur mon cou
Des fleurs et des colliers de perles.

Ermite, dans les cieux divins
Tu peux regarder fuir les Anges.
Moi je me soûlerai de vins,
De belles chairs et de louanges.

Après avoir bien déliré
Dans une éternelle glissade,
Avec délices je lirai
Mon ravissant marquis de Sade.

Digitized by Google

Je mènerai des chœurs dansants.
Et, tout le temps que le jour dure,
Caressé, fier, ivre d'encens,
J'irai me vautrer dans l'ordure.

2 avril 1889.

Digitized by Google

XXXIII

TRISTESSE

Au temps où vont naître les roses,
Puisqu'il est des heures moroses
Même pour les fils d'Apollon,
Pleure, pleure, mon violon.

Jadis, turbulent comme un faune,
Je regardais le soleil jaune
Avec des yeux de jeune aiglon.
Pleure, pleure, mon violon.

Digitized by Google

A présent, très ancien poëte,
Je n'ai plus du tout sur la tête
Ma chevelure d'Absalon.
Pleure, pleure, mon violon.

Écartant la verte liane,
Je ne poursuis plus Viviane
Dans les bocages d'Avalon.
Pleure, pleure, mon violon.

Dans le vaste azur, que de voiles!
Et comme c'est haut, les étoiles!
On n'y peut monter en ballon.
Pleure, pleure, mon violon.

On fabrique, en cet âge insigne,
Du vin sans le fruit de la vigne,
Et la rose est pour le frelon.
Pleure, pleure, mon violon.

Digitized by Google

La Muse, pauvresse éternelle,
Marche nue, et Polichinelle
A sur le dos trop de galon.
Pleure, pleure, mon violon.

Délaissant Pierrot, Colombine
S'en va dévider sa bobine
Avec le seigneur Pantalon.
Pleure, pleure, mon violon.

Quant à des figures de femmes
Peintes en de cruelles gammes,
Nous pourrons en voir au Salon.
Pleure, pleure, mon violon.

Faut-il que la jeune Eurydice,
Pareille au lys blanc, resplendisse?
Le serpent lui mord le talon.
Pleure, pleure, mon violon.

Digitized by Google

Le Maître, en vain, par sa tendresse
Dompte la fureur vengeresse
De la mer et de l'aquilon. —
Pleure, pleure, mon violon.

Tandis que parle sa voix douce,
Un Judas à la barbe rousse
Lui donne son baiser félon.
Pleure, pleure, mon violon.

Tel qui cherchait dans la mêlée
Roland, crinière échevelée,
S'arrête, en voyant Ganelon.
Pleure, pleure, mon violon.

Mais qu'importe ! une échelle grimpe
Jusqu'au mystérieux Olympe :
J'en vois le premier échelon. —
Pleure, pleure, mon violon.

Digitized by Google

Et je veux encor, sous la nue
A qui j'offre ma tête nue,
Errer dans le sacré vallon.
Pleure, pleure, mon violon.

16 avril 1889.

Digitized by Google

XXXIV

VISITE

Ah! pour nos prunelles ouvertes,
Le divin spectacle vermeil,
Ce triomphe de feuilles vertes
Éclaboussé par le soleil!

On voit sur les folles verdures
Les diamants que la pluie a.
Nous oublions nos peines dures :
Tout ressuscite. *Alleluia.*

Digitized by Google

Dans les palais et dans les bouges,
Les lèvres pleines de frissons
Disent : Voyez, nous sommes rouges !
Et les seins blancs : Nous fleurissons !

En chaque toilette qui passe
Faisant voler un gai jupon,
Se mire, traversant l'espace,
Le paradis clair du Japon.

Un seigneur qui jamais n'hésite,
Plein de folie et l'œil riant,
Vient ici nous rendre visite,
Vêtu comme un roi d'Orient.

Le poëme effréné qu'il chante
Ne fut nullement expurgé ;
Sa bouche de rose est méchante.
En un mot, c'est un insurgé.

Digitized by Google

Parfumé comme un flot d'essence,
Il n'a pas le moindre souci
De ce qu'on nomme : la décence,
Et fièrement il dit ceci :

Paris ! les portes étant closes,
Un capricieux démon t'a
Montré Gilles marchand de — roses
Et vers toi le parfum monta.

Moi, je suis le marchand de joie !
En vain l'âpre hiver m'isola ;
Il me plaît qu'ici tout rougeoie,
Comme un chapitre de Zola.

Je m'ébats dans la clarté rousse,
Caparaçonné de pompons,
Et devant moi la brise trousse,
Les demoiselles sur les ponts.

Digitized by Google

Toujours nous nous servirons d'elles
Pour admirer l'azur des cieux.
Puisque voici les hirondelles,
Poussons des cris séditieux.

Je vole partout, sans paresse.
La Chimère qui griffe aurait
L'heur de me plaire, et je caresse
Titania dans la forêt.

Dans la lumière pénétrante
Je vide mes brillants écrins.
De même qu'en mil huit cent trente
Les romantiques à tous crins,

Ayant sur mon front une raie,
Je porte des cheveux flottants
Comme ceux de Lapommeraye. —
Car je suis le nommé Printems !

30 avril 1889.

Digitized by Google

XXXV

EXPOSANTE

Le jour où, dans l'ambition
D'orner la ville déjà verte,
A Paris, l'Exposition
Universelle s'est ouverte,

Cependant que l'on voyait sur
Notre ciel qui n'est plus morose
Briller les coupoles d'azur,
Un humoriste dit à Rose :

Digitized by Google

Toi, dont on adore à genoux
Les cils et la paupière blonde,
Vois, nous centralisons chez nous
Toutes les merveilles du monde.

Nous avons les pays charmants,
Toutes les Indes et les Chines,
Les vertigineux diamants,
Les peintures et les machines.

Pour oublier les maux subis,
Nous avons des fêtes hautaines;
La chrysoprase et les rubis
Coulent dans le flot des fontaines.

Sœur de la sage Dalila,
Sur nos glorieux territoires
Chacun apporte ce qu'il a,
Des ors, des argents, des ivoires.

Digitized by Google

Eiffel (on ne saurait nier
Qu'il gagnera de fortes sommes)
Expose une tour, et Garnier
Les habitations des hommes.

Qui donc sous les feuillages verts
Expose dans l'air qui frissonne ?
Tous les mortels de l'univers.
Et qui donc est absent? Personne.

Mais toi, Rose, dont les desseins
Ont un appétit grandiose;
Toi qui sur les bouts de tes seins
Laisses voir des boutons de rose;

Toi qui, ne craignant aucun choc,
Sembles superbement taillée
A coups de ciseaux dans le roc,
Et pourtant, si bien détaillée;

Digitized by Google

Toi, délice et régal du jour,
Dont la robe, sans que tu puisses
L'en empêcher, avec amour
Dessine ton ventre et tes cuisses;

Femme dont les cheveux épars
Sur ton épaule et sur tes hanches
Roulent à flots de toutes parts,
Comme de noires avalanches;

Triomphe adorable et vermeil,
Être à la blancheur liliale,
Dont la lèvre brille au soleil
Comme une pourpre impériale;

Toi, Rose, ange, femme et bandit,
Charmeresse aux regards de flamme,
Qu'exposeras-tu donc? — Moi? dit
Rose, j'exposerai — mon âme!

14 mai 1889.

Digitized by Google

XXXVI

MON CHEVAL

Je hélais un cocher de fiacre
Moi, paria,
Mais lui, sans nul vain simulacre,
M'injuria.

Pâle, évoquant la catastrophe
Et les tourments,
Il écumait comme une strophe
Des *Châtiments*.

Digitized by Google

Il criait : Tonnerre et massacre!
Zut! Holà là!
Monsieur veut monter dans mon fiacre!
Est-il Zola?

Est-il Rothschild? Est-il en nacre
Oh! ces rimeurs!
Il prétend monter dans mon fiacre,
Tenez, j'en meurs.

Tel, ce cocher plein de chimères,
En son émoi,
Épanchait en notes amères
Sa bile. Et moi,

Las, rêvant d'être solitaire
Sur un divan,
Prêt à m'enfoncer dans la terre
Comme don Juan,

Digitized by Google

J'admirais dans les rayons fauves
Les vains rébus
Que mimaient les conducteurs chauves
Des omnibus.

Mais dans la foule sacrilège
Passait par là
Un cheval blanc comme la neige,
Qui me parla.

Et c'était le divin Pégase,
Agile et sûr.
Il ouvrait ses ailes de gazé
Jusqu'à l'azur.

Oh! dit-il, toi qui tiens Golconde
En tes écrins,
Dédaigne leur vaine faconde.
Saisis mes crins!

Digitized by Google

Viens, monte! et sous le bénévole
Ciel estival,
Je leur montrerai comme on vole,
Moi, ton cheval.

Je suis fidèle comme Thècle
En mes amours.
Tu peux me prendre à l'heure, au siècle,
Même, à toujours.

Nous pourrons errer, groupe blême
Aux yeux ardents,
Tout autour de la Tour, et même
Grimper dedans.

Et de là, par des élans brusques
Et factieux,
Bondir effroyablement jusques
Au fond des cieux.

Digitized by Google

Et tirer, au fond des sublimes
Gouffres vermeils,
Un feu d'artifice de rimes
Pour les soleils!

28 mai 1889.

Digitized by Google

XXXVII

DEUX TOURS

Emma dit au jeune étranger :
La tour Eiffel ? C'est inutile.
Car à quoi bon te déranger
Dans une intention futile ?

Tu pourras la voir à son tour
Sous le rayon d'or qui s'y vautre.
Mais je suis moi-même une tour,
Et je vaux parfaitement l'autre.

Digitized by Google

Je suis svelte et superbe aussi.
Tu me vois jaillir vers la nue,
Et la foule m'admire ici
Mieux que cette grande ingénue.

Comme elle, j'attache en effet
Ma parure avec des agrafes
Et, modèle insolent, j'ai fait
La fortune des photographes.

Je plais, même au chat de Salis ;
Nul rimeur ne m'a ravalée.
Je suis droite comme ces lys
Qu'on voit dans la douce vallée.

J'en conviens, l'autre a des appas
Que suit une ardente séquelle ;
Mais, jeune homme, je ne suis pas
Moins solide et moins dure qu'elle.

Digitized by Google

Rigide comme le Devoir,
Je surgis ! Reste dans la ville.
Tu n'as pas besoin, pour me voir,
Du chemin de fer Decauville.

Planant dans les cieux, le vautour
Ne fait aucune différence
Entre elle et moi. Donc, tour pour tour,
Accorde-moi la préférence.

Telle, avec un peu de rougeur,
Emma, non sans littérature
S'expliquait, et le voyageur
Admirait sa belle structure.

Il pensa : *Quo non ascendam ?*
Ayant avalé quelques verres
D'un bon genièvre d'Amsterdam,
Qui rend les âmes peu sévères.

Digitized by Google

Et dardant son œil de gerfaut,
Il cria comme une fanfare :
Vous êtes la tour qu'il me faut,
Et je m'éclaire à votre phare.

Pur comme Diaz de Bivar,
Je suis né sous un grand ciel rose,
Dans le département du Var
Qu'un furieux soleil arrose.

J'arrive, en effet, de Fréjus.
Près de vous mon désir énorme
Naît, palpite, et veut grimper jus-
Qu'à la seconde plate-forme.

11 juin 1889.

Digitized by Google

XXXVIII

LES FONTAINES

Les fontaines, les fontaines
S'élancent en gerbes hautaines
Et, lumineuses, jaillissent
Et de leurs feux s'enorgueillissent.

Leur triomphe se décore
De ton fluide éclat d'aurore,
Embrasement qui nous berces,
Et montre des couleurs diverses.

Digitized by Google

Comme en des apothéoses
Elles montent, vertes et roses,
Ou bien refont leurs toilettes
Jaunes, lilas et violettes.

Avec leurs beautés récentes,
Les fontaines phosphorescentes,
Dont le doux éclat flamboie,
Emplissent nos yeux de leur joie.

Leurs adorables féeries,
S'éblouissant de pierreries,
Mêlent, pour charmer l'artiste,
Le rubis avec l'améthyste.

Que votre eau superbe et claire
Se précipite en sa colère,
Et croisez vos incertaines
Lueurs, ô fontaines, fontaines !

Digitized by Google

Les fontaines en délire,
Ainsi qu'une orageuse lyre
Dont la corde se courrouce,
Chantent dans la nuit pâle et douce.

Dans votre gloire ingénue,
Vous montez vers la blanche nue
Par des élans grandioses,
Fontaines qui roulez des roses!

Splendeurs que l'ombre importune,
En vos jets baisés par la lune,
Dont les blancs luisants ruissellent,
Mille diamants étincellent.

Divinement somptueuses,
Vous brillez, eaux voluptueuses,
Comme l'acier clair d'un glaive,
Et vous êtes des fleurs de rêve.

Digitized by Google

Car vos grands et purs calices
Ont plus de suaves délices,
Plus de tendresse et de flammes
Que les chers désirs de nos âmes.

O flots jaillissants, lumières,
Caresses de roses trémières,
Votre beau vol énergique
Est fait pour la forêt magique,

Et l'amazone Hippolyte
Blonde comme une chrysolithe,
Écouterait, près d'Athènes,
Les mélodieuses fontaines.

23 juin 1889.

Digitized by Google

XXXIX

CONCURRENCE

Là haut gronde un orage.
Le soleil plein de rage
Semble s'extasier
  Dans un brasier.

Le turbulent tonnerre
Célèbre un centenaire
Au milieu des éclairs
  Ardents et clairs.

Digitized by Google

A quelle œuvre inconnue
Travaillent dans la nue
Les Chérubins riants
Des Orients?

Ces faiseurs de poëmes
Ouvrent, comme nous-mêmes,
Une Exposition
Dans leur Sion.

On y vient du nocturne
Sirius, de Saturne,
De Vénus tout en feu
Dans l'azur bleu,

Et de l'ombre où fulgure,
Détachant sa figure
Dans l'éther de safran,
Aldébaran.

Digitized by Google

Le berger des étoiles
A dans ses larges toiles
Emprisonné divers
Grands univers.

Là, tendant leurs échines,
D'invincibles machines
Font mouvoir les vermeils
Cœurs des Soleils.

Puis, des fontaines vives
Dans leurs eaux convulsives
Roulent des firmaments
De diamants.

La chevelure d'Ève
Et sa bouche de rêve
Les ont teintes de leurs
Tendres couleurs,

Digitized by Google

Et des jardins étranges
Fleurissent, dont les Anges
Ailés et triomphants
Sont les Alphands.

Là naissent, blancs et lisses,
Ouvrant leurs purs calices
Près des amaryllis,
D'immenses lys,

Et des roses farouches,
Pareilles à des bouches
Que tout baise à l'entour,
Disent : Amour !

Parmi l'or des fournaises
Dansent des Javanaises
Venant d'une Java
Où nul ne va.

Digitized by Google

Mille milliers de rimes
S'éparpillent, sublimes,
En un glorieux chant;
Et se penchant

Vers les grands téléphones,
Hurlent des Tisiphones
Et parlent en mots fins
Les Séraphins.

Dans la nue électrique,
Dieu, puissamment lyrique,
Lutte avec Edison
A sa façon;

Et de ses mains profondes,
L'ingénieur des mondes
Construit dans le plein ciel
Sa Tour Eiffel!

9 juillet 1889.

Digitized by Google

XL

ÉTÉ

On dit à ce cruel Été,
Qui tanne la peau des gorilles :
Tu nous endors, comme un Léthé ;
Puis tu nous cuis et tu nous grilles.

Nous vivons, grâce à ton aplomb
Comme la colombe et les ânes,
Sous une calotte de plomb
Qui fond les cerveaux dans les crânes.

Digitized by Google

Été cruel, chacun se tut
Devant ton affreux monopole;
Car on sent, comme à l'Institut,
L'étouffement d'une coupole.

Pourquoi remplir nos vastes cieux
De ton caprice et de tes rages?
Quel appareil prétentieux
De fournaise et de faux orages!

Ces orages, que tu prends soin
De balayer avec ta robe,
Filent, et puis s'en vont très loin,
Comme un caissier qui se dérobe.

Effarouchant les astres bleus
Effarés dans leur vol magique,
On ne sait jamais si tu pleus
Ou non. Rouge Été, sois logique.

Digitized by Google

Écoute-nous, dans tes donjons!
Nous voulons, moyennant des sommes,
Savoir si c'est nous qui mangeons
Les biftecks, ou si nous les sommes.

Or, le féroce Été répond :
Homme, instruit jadis par la Muse,
La foire n'est pas sur le pont.
Je suis un roi. Le roi s'amuse.

Avant de manger les cerneaux,
Comme il est bon que l'homme souffre,
J'ai repris dans mes arsenaux
L'ouragan, la pluie et le soufre.

J'étale ainsi mon gai savoir
Et je sais égayer ma rate;
Et je ris, lorsque après avoir
Balancé, mon dénoûment rate.

Digitized by Google

Comme en un désert libyen,
J'ai tari les mourantes sources.
Mais que voulez-vous? il faut bien
Que l'on connaisse mes ressources.

Mon sourcil, quand je le frongais,
A fait gémir la terre noire.
Comme Claretie aux Français,
Je reprends mon vieux répertoire.

Accrochant l'éther sur mes pas,
Je ne tonne pas, et je tonne.
Puis je pleus, et je ne pleus pas.
Voilà donc ce qui vous étonne?

Je fleuris la rose et le lys.
Je sais charmer autant que nuire;
Je fais un Alger de Senlis
Et, j'en conviens, j'aime à vous cuire.

Digitized by Google

Cependant on doit m'héberger!
Tout cela n'est pas une pose.
Je le fais pour monsieur Berger
Et pour monsieur Alphand. — J'expose!

23 juillet 1889.

Digitized by Google

XLI

NOCE

La nuit meurt. C'est bientôt l'heure
Frissonnante du matin,
Où dans les bois le vent pleure,
Doux et parfumé de thym.

Des soupeurs, faisant la guerre
A leur vieil ennui bavard,
S'ébattent dans un vulgaire
Cabaret du boulevard.

Digitized by Google

Et ces pâles noctambules
Montrent des visages blancs
Comme ceux des funambules
Avec leurs toupets tremblants.

Ils traitent des cocodettes
Pour qui ces plaisirs sont nuls,
Et qui songent à leurs dettes
Avec de profonds calculs.

Elles font de tristes moues
Sous de riantes couleurs,
Car les pastels de leurs joues
Sont comme un bouquet de fleurs.

C'est la fête qu'elles donnent
A leurs amants éblouis,
Et tout bas elles fredonnent
L'hypothèse des louis.

Digitized by Google

Leur fard éclatant rougeoie,
Et cependant, les soupeurs,
Sans désir comme sans joie,
Plus graves que des sapeurs,

Dans le bleu salon morose
Où leur ennui se tient coi,
Boivent du champagne rose,
En baisant n'importe quoi.

Des écrevisses farouches
Forment le fond du repas.
Elles emportent les bouches
Et ne les rapportent pas.

Et l'on mange aussi des pickles
D'un prodigieux élan,
Où l'on peut voir, sans besicles,
Tous les monstres de Ceylan.

Digitized by Google

Sous le gaz jaune qui flambe,
Grande comme une Pallas,
Emma laisse voir sa jambe
Que l'on a tant vue, hélas!

Séraphine devient tendre;
Et Lise, dans un dessein
Qu'il est aisé de comprendre,
Montre les lys d'un beau sein.

Telle Cypris dans sa conque. —
Puis, comme il faut accoucher
D'un vieux dénoûment quelconque,
Tous vont aller se coucher.

Non sans un peu d'amertume,
Chacun ayant fait ses frais,
Ils sortent sur le bitume,
Caressés par le vent frais.

Digitized by Google

Avec les vains simulacres
De s'être bien amusés;
Les voilà prenant des fiacres
Vieux et jusqu'à l'âme usés.

Redoutant le dieu féroce
Que désigne un arc vermeil,
Ils s'en vont, gens de la noce,
A l'heure où vient le Soleil.

Ils vont dormir, sous les toiles,
Un sommeil essentiel,
Car les dernières étoiles
Pâlissent au fond du ciel.

6 août 1889.

Digitized by Google

XLII

PESSIMISME

Psychologues à l'œil subtil,
Analystes et pessimistes,
Afin d'en extraire un plomb vil,
Tourmentez l'or, ô bons chimistes !

Pour moi, je ne pratiquerai
Jamais votre culte barbare.
Au contraire, j'invoquerai
Les Grâces, comme a fait Pindare.

Digitized by Google

Et séduisant par mon brio
Les cieux rouges et pleins de roses,
J'interrogerai le trio
De ces déesses grandioses.

Vous êtes vraiment dégoûtés!
Je ne sais dans quelle Sorbonne,
Tristes songeurs, vous écoutez
Une leçon qui n'est pas bonne.

Ah! dans les rayons triomphants,
Petites âmes vagabondes,
Regardez jouer les enfants
Avec leurs chevelures blondes.

Sur cette terre, où vous errez
Comme dans une vile auberge,
Regardez, lorsque vous pleurez,
Le pur sourire d'une vierge!

Digitized by Google

Prêts à bondir sur le tremplin
Où vous pousse votre folie,
Affirmant que le vin est plein
De lie et de mélancolie,

Vous dites : N'en buvons jamais ! —
Je hasarde cette hypothèse :
Le vin est délicieux, mais
Vous avez la bouche mauvaise.

Ne dévisagez pas les cieux
Avec des prunelles hautaines.
C'est toujours la Muse aux beaux yeux
Qui nous parle dans les fontaines.

Les femmes, prétend votre humour,
Ensanglantent leurs bras de nacre,
En aidant le féroce Amour
A vulgariser le massacre.

Digitized by Google

Vous affirmez que ce boucher
Leur doit ses plus belles recettes. —
On peut cependant les toucher
Autrement qu'avec des pincettes.

Parmi les fleurs que nous pillons,
Dans le bois hanté par les faunes,
De jolis vols de papillons
Font palpiter leurs ailes jaunes.

Non, monsieur, l'homme ne me plaît
Pas du tout, l'homme ni la femme,
Disait jadis le prince Hamlet,
Qui chantait fort bien cette gamme.

Le zéphyr turbulent dans l'air
Frissonne et se tourne en volute.
Laisse-moi, bon Schopenhauer,
Te régaler d'un air de flûte.

Digitized by Google

Par ce beau soir plein de fraîcheurs,
Sur le feuillage et dans les nues
Partout se glissent des blancheurs
Et de chastes figures nues.

Blanc cheval sans bride et sans mors,
Porte-moi vers les belles fêtes,
Car les Dieux ne seront pas morts
Tant qu'il restera des poëtes.

20 août 1889.

Digitized by Google

XLIII

PEGASE

Le poëte qui dans l'extase,
O Muse, fait ce que tu veux,
Est monté sur le blanc Pégase,
En l'empoignant par les cheveux.

Au-dessus d'eux le ciel flamboie,
Et le cheval fier et subtil
Dit au poëte plein de joie :
Où dois-je aller? Que te faut-il?

Digitized by Google

Veux-tu le trône au dais de moire
Que l'homme regarde en rêvant,
Ou ce vain murmure, la gloire,
Qui s'éparpille dans le vent?

Veux-tu suivre en ses nobles crimes
La Guerre au souffle meurtrier,
Ou sur ton beau front plein de rimes
Avoir l'ombre du noir laurier?

Traversant la mer inféconde,
Plus rapide que le zéphyr,
Tu pourras dépouiller Golconde
Et cueillir les perles d'Ophir!

Je puis te donner une Omphale
Aux cheveux baisés par le jour,
Et la richesse triomphale,
Et ce que l'on appelle : Amour!

Digitized by Google

Et tu n'as qu'à parler, poëte,
Pour vêtir de riches habits,
Si tu veux boire un vin de fête
Dans une coupe de rubis.

En ta colère impétueuse,
Tu verras tomber sur ton flanc
Une pourpre voluptueuse,
Ayant le rouge éclat du sang.

Tu peux tenir ma chevelure
Qui frissonne en tes blanches mains.
Rien ne ralentit mon allure
Et je connais tous les chemins.

J'arrive, d'une aile guerrière,
Jusqu'aux Dieux, sur le pavé d'or.
Tout me cède, et nulle barrière
Ne peut arrêter mon essor.

Digitized by Google

Je sais voler comme les aigles
Et bondir comme les lions,
Sans briser le rhythme et ses règles.
Où te plaît-il que nous allions?

Ainsi parle, voix ingénue,
Pégase, le hardi cheval
Qui dans l'orage et dans la nue
Devance l'éclair, son rival.

Déchirant l'azur et le soufre,
Il dit encor, dans la rumeur
Des astres, et dans l'or du gouffre :
Où vais-je te mener, rimeur?

Et le poëte, en ses prunelles
Ayant le ciel oriental
Brillant de clartés éternelles,
Dit : Tu sais bien. A l'hôpital!

3 septembre 1889.

Digitized by Google

XLIV

SCIENTIFIQUE

Lentement, vers la fin du jour,
Une voix murmurait dans l'ombre :
Amour! Amour! Amour! Amour!
Au milieu de la forêt sombre.

Quelqu'un disait : L'essentiel
N'est pas la gloire et sa fumée.
Non, le vrai, c'est de voir le ciel
Dans les yeux de la bien-aimée.

Digitized by Google

Une bouche peut s'embraser
Lorsqu'une autre bouche s'y pose.
On voit dans le divin baiser
L'éblouissement d'une rose.

La haie en fleur, l'étang dormant
Ont le souffle qui vous enivre.
Pour être heureux tout bêtement,
Il suffit de se laisser vivre.

Écoute l'yeuse et le pin!
Bon laboureur, chéris ta femme
Et baise-la comme du pain,
Tandis que le bon air t'affame.

Quant aux hors-d'œuvre superflus,
Ami, bien fol est qui s'y fie.
Et l'on ne trouve rien de plus
Dans toute la philosophie. —

Digitized by Google

Ainsi parlait, génie, esprit,
Je ne sais qui, dans l'ombre noire,
Au bois où l'églantier fleurit
Près de l'étang glacé de moire.

J'écoutais, regardant les cieux
Où s'allume la chrysoprase,
Et je marchais, silencieux,
D'un pas léger, sur l'herbe rase.

Je trouvais les instants bien courts,
Dans la grande forêt magique,
Et je dis : Quel est ce discours
Si raisonnable et si logique? —

Et tandis que tombait la nuit,
Écartant le houx et la ronce,
Je marchais sans faire de bruit,
Car j'attendais une réponse.

Digitized by Google

Les oiseaux, chers petits bandits,
Mettaient les branches au pillage.
Bientôt, près de moi, j'entendis
Un froissement dans le feuillage.

Pâle dans le fluide azur,
Ame que le bruit importune,
Avec son blanc visage pur
Apparaissait la douce lune;

Et, chœurs envolés, se nouant
Parmi les zéphyrs qui soupirent,
Je vis des Nymphes se jouant,
Blanches figures, qui me dirent :

Oui, tu peux t'instruire, en effet,
Au bruit de la brise et des ailes.
Quel est ce discours tout à fait
Sage? continuèrent-elles,

Digitized by Google

En jetant leurs cheveux flottants
Sur leurs tuniques sans agrafes :
C'est la chère voix du Printems
Qui parle dans nos phonographes!

17 septembre 1889.

Digitized by Google

XLV

PRINCESSE

Les blonds Amours, chez vous tapis,
Jeanne, sifflent comme des merles,
Et vous marchez sur les tapis
Avec des pantoufles de perles.

Aussi riche qu'Ali-Baba,
Vous cachez vos roses fleuries,
Comme la reine de Saba,
Sous des robes de pierreries.

Digitized by Google

Endormeuse comme un Léthé,
Vous grignotez, en vos auberges,
Des ortolans pendant l'été
Et, quand vient l'hiver, des asperges.

Et froide comme un iceberg,
Vous demandez un peu d'extase
A quelque grand johannisberg
De chrysoprase et de topaze.

Mais, ô déesse, dont les pas
Auraient fleuri toute Cythère,
Vous le savez, on ne vit pas
Seulement de pain, sur la terre.

Princesse aux désirs indomptés
Que nul obstacle ne rature,
Vous savourez les voluptés
De la saine littérature.

Digitized by Google

Des poëtes, sachant ravir,
Tressent, en leurs beaux soliloques,
Des rimes d'or, pour vous servir
De colliers et de pendeloques.

Et des romanciers, nécromants
Dévoués à l'heur de vous plaire,
Fabriquent pour vous des romans.
On en tire un seul exemplaire.

Ainsi, vous ne pleurez jamais.
A vous servir tout met du zèle;
Un zéphyr vous caresse. Mais
Avouez-le, mademoiselle,

Ces bonheurs vous semblent hideux
Auprès des maux que vous souffrîtes,
Du temps où vous mangiez pour deux
Sous de pommes de terre frites.

Digitized by Google

Car alors, ignorant le bain,
Vous aviez, fillette aux yeux pâles,
Treize ans, l'âge de Chérubin,
La bouche rose et les mains sales.

C'était en de charmants accords
Et dans la radieuse ivresse
Qu'on admirait sur votre corps
Vos petits haillons de pauvresse,

Vous aviez la saveur d'un fruit,
Et sur les places reculées
Des amants tressaillaient, au bruit
De vos savates éculées.

1er octobre 1889.

Digitized by Google

XLVI

LA NUIT

Ne parle pas, trop parler nuit :
Bon passant, prends garde à ta montre.
Comme elle est superbe, la Nuit
Qui se dérobe et qui se montre !

Quand cette reine aux doigts fleuris
Vient pour charmer les demoiselles,
Oh ! sur le fabuleux Paris
Comme elle étend de grandes ailes !

Digitized by Google

Vite, elle a fermé son rideau
Pour cacher la clarté vermeille,
Et chante : *Dodo, l'enfant do*
A l'homme éreinté qui sommeille.

Et l'immense ville apparaît
Avec ses effrayants colosses,
Pareille à la noire forêt
Que peuplent les bêtes féroces,

La verte Seine, dont le flot
Brille comme une pertuisane,
Dans son lit, avec un sanglot
S'étire, et fait la courtisane.

Et le grand Paris, traversé
Tout entier par ses chansons vagues,
Se réjouit d'être bercé
Dans le murmure de ses vagues.

Digitized by Google

Les amants dont le coup d'essai
De nul chef-d'œuvre ne diffère,
S'embrassent, et comme Sarcey
L'ordonne, font la scène à faire.

Le rimeur, en son rêve bleu
Que nul ukase ne supprime,
Baise l'ardent charbon de feu
Sur les deux lèvres de la Rime.

Ouvrant, avec un geste sec,
Leurs grands coffres-forts à fonds doubles,
Comme Gigonnet et Gobseck
Les éditeurs comptent des roubles.

En prononçant de vagues mots,
Des filles, seules ou par groupes
Vont et, comme les animaux,
Font saillir de lascives croupes.

Digitized by Google

Les souteneurs et les filous
Tentent de râfler des sacoches,
Et rôdant, pareils à des loups,
Touchent leurs couteaux dans leurs poches.

Ce sont eux, les marchands d'amour.
Avec sa prunelle hagarde,
Au coin du sombre carrefour
La blanche Lune les regarde.

Pâle, des nappes de l'azur
A sa lumière habituées,
Elle jette ses rayons sur
Les petites prostituées.

Effroyablement, par milliers,
Volent dans le gouffre des nues
Des Pégases, des cavaliers,
Des monstres et des femmes nues.

Digitized by Google

Et dans l'immensité des cieux
On voit au-dessus de nos fanges,
Comme un long chœur silencieux
Errer les figures des Anges.

15 octobre 1889.

Digitized by Google

XLVII

THALIE

O muse Comédie,
Souffre un peu que ma main
Hardie
S'égare en ton chemin!

Tel, rouge et faisant halte,
Devant cette primeur
S'exalte
Un apprenti rimeur.

Digitized by Google

Et bien vite il ajoute :
Pour guérir mes tourments
Écoute-
Moi, nymphe aux yeux charmants.

Vendangeuse Thalie,
Viens, prends en pitié ma
Folie,
Toi que Bacchus aima!

Déesse au cou de cygne
Que n'atteint nul affront,
La vigne
Se tord sur ton beau front.

Oh! ne sois pas farouche!
Mes yeux s'égarent dans
Ta bouche
Et sur tes blanches dents.

Digitized by Google

L'air ému tourbillonne
Et mon sang courroucé
Bouillonne
Pour ton nez retroussé.

Je veux te plaire, ô Muse!
Et sachant comment on
S'amuse,
Te prendre le menton.

Oyant ces mots, Thalie
Au visage taché
De lie,
N'a pas l'air trop fâché,

Et répond, déjà tendre :
Tu pourras, sous les draps,
Me prendre
Tout ce que tu voudras.

Digitized by Google

Combattant ma paresse,
Pour tes secrets desseins
Caresse
La neige de mes seins,

Leur neige grandiose,
Où de vivants boutons
De rose
Charment les feuilletons.

Je le veux bien, apaise
Mon dédain querelleur
Et baise
Ma rouge lèvre en fleur.

J'y consens, dans tes rages,
Flétris par les derniers
Outrages
Mes trésors printaniers.

Digitized by Google

Sois heureux, comme en songe.
Fais tout ce que tu veux,
Et plonge
Ta main dans mes cheveux.

Sois méchant pour moi seule,
Puisque je ne suis pas
Bégueule,
Bouscule mes appas.

Mais, ô marchand de rimes,
Qu'au ciel aérien
Tes crimes
N'aient pas crié pour rien!

Si tu n'es pas infirme,
Sous les astres sereins
Affirme
La vigueur de tes reins,

Digitized by Google

Avec joie et bravoure
Ma lèvre belle à voir
Savoure
Le sang du raisin noir.

Je dédaigne un cœur lâche.
Sois rude et triomphant;
Mais tâche
De me faire un enfant!

29 octobre 1889.

Digitized by Google

XLVIII

TURLURETTE

Il s'en va, le fol Amour.
Nous entendons le tambour
Qui pour vous bat la retraite.
Eh! allez donc, Turlurette!

Sous les rouges cieux pourprés,
Vous n'irez plus dans les prés
Effeuiller la pâquerette.
Eh! allez donc, Turlurette!

Digitized by Google

Du poëte au savetier,
Vous charmiez tout le quartier
Notre-Dame-de-Lorette.
Eh! allez donc, Turlurette!

Hélas! au lieu d'ortolans,
A vos appétits galants
On offre une vinaigrette.
Eh! allez donc, Turlurette!

Déjà, lors de vos treize ans,
Vous aviez les yeux luisants,
Car vous étiez guillerette.
Eh! allez donc, Turlurette!

Vous faisiez peu de façons,
Et d'aimables polissons
Baisaient votre collerette.
Eh! allez donc, Turlurette!

Digitized by Google

Belle aux sens extasiés,
A coup sûr vous ne lisiez
Ni Beuve, ni Philarète.
Eh! allez donc, Turlurette!

Plus tard, quand toute une cour
Vous adorait, tour à tour
Vous fûtes dame et soubrette.
Eh! allez donc, Turlurette!

On admirait votre peau.
Sur votre insolent chapeau
Brillait une folle aigrette.
Eh! allez donc, Turlurette!

A vos genoux, très soumis,
Se traînaient des gens bien mis,
Ayant des croix en barrette.
Eh! allez donc, Turlurette!

Digitized by Google

Ou bien, d'un pas vif et prompt,
Vous portiez sur votre front
Le pot au lait de Perrette,
Eh! allez donc, Turlurette!

Où sont hélas! tous les ors
Et tous les riants trésors
Cachés sous la gorgerette?
Eh! allez donc, Turlurette!

Et vos seins blancs, où jadis
Parmi les glorieux lys
Rougissait une fleurette?
Eh! allez donc, Turlurette!

Et le gai visage en fleur
Où le Temps écornifleur
Plante sa griffe indiscrète?
Eh! allez donc, Turlurette!

Digitized by Google

On voit maigrir votre flanc
Et déjà, dans votre sang
Frémit une peur secrète.
Eh! allez donc, Turlurette!

Bientôt, regrets superflus!
Vous ne voyagerez plus
Au pays de l'amourette.
Eh! allez donc, Turlurette!

Car, à bouche que veux-tu?
Vous aurez de la vertu
Comme un pâle anachorète.
Eh! allez donc, Turlurette!

Et tenant votre cabas,
Vous tricoterez des bas,
Mince comme une levrette.
Eh! allez donc, Turlurette!

Digitized by Google

Alors, grillant vos mollets,
Vous songerez, triste, les
Pieds sur votre chaufferette.
Eh! allez donc, Turlurette!

12 novembre 1889.

Digitized by Google

XLIX

CIGARE

Dans l'or et la pourpre du soir,
Après une lointaine course,
Paresseusement vint s'asseoir
Le beau Serge auprès d'une source.

N'étant nullement du vieux jeu,
Comme un homme qui se respecte,
Il intimidait le ciel bleu
Par son élégance correcte.

Digitized by Google

Ses yeux, comme avivés de khol,
Indiquaient une turlutaine
Assez tranquille, et son faux-col
Se reflétait dans la fontaine.

Et dans sa bouche où les baisers
Volant toujours sans crier gare
Sont comme des oiseaux posés,
Brûlait un farouche cigare.

Mais dardant, ainsi qu'un vautour,
Son œil fauve, à côté de Serge,
Vint s'asseoir dans l'herbe, à son tour,
Un Être beau comme une vierge.

Oh! dit-il, devant ces roseaux,
Tu rêves là, comme en un gîte,
En écoutant des chants d'oiseaux.
Mais, bel enfant, pense à Brigitte.

Digitized by Google

Elle a treize ans, comme jadis
La Juliette de Shakspere.
Elle ressemble au chaste lys
Fleur qui s'éveille et qui respire.

Voyant sa lèvre, en paradant
La Rose brode sur ce thème;
Serge, elle t'aime et cependant,
Elle ne sait pas qu'elle t'aime.

Goûte l'ineffable saveur
De sa douce prunelle en flamme,
Et sache, glorieux buveur,
T'enivrer de sa petite âme.

Sois fidèle! pour apaiser
Ta soif de la joie inconnue,
Quel nectar vaudrait le baiser
De cette fillette ingénue?

Digitized by Google

Et moi, qu'à ce moment tu vois,
Aussi blond que l'orange mûre,
Et qui te parle, et dont la voix
Se mêle au ruisseau qui murmure,

Je suis l'Amour, que nul ne fuit,
Qui mène les troupes d'oiselles
Vers les nids tièdes, et la nuit,
Je m'endors sous mes grandes ailes.

Ainsi parlait, près des échos,
Au fumeur, gracieux éphèbe,
Le Roi divin, né du Chaos
Dans le silencieux Érèbe.

Mais ayant pris un air grognon,
Avec un geste qui rature,
Serge dit à son compagnon :
Ne fais pas de littérature.

Digitized by Google

Tes fils, dans la brise flottants,
Sont presque aussi gros que des câbles.
Chante, puisque c'est le printems,
Mais n'abuse pas des vocables.

Est-ce que tu me prendrais pour
Un Daphnis, antique baderne?
Tu dis cela, comment? L'Amour?
Pas fin de siècle. Pas moderne.

26 novembre 1889.

Digitized by Google

L

BÊTES

Hier, comme il est essentiel
De fuir les foules turbulentes,
Pour contempler un peu de ciel
Je flânais au Jardin des Plantes.

J'oubliais tout, les biens, les maux,
La science trop incertaine,
Et je vis tous les animaux
Qu'a chantés le bon La Fontaine.

Digitized by Google

Comme le Soleil en courroux
Qui s'endort sur les marécages,
Le Tigre et le grand Lion roux
Semblaient s'ennuyer dans leurs cages.

Ce temps est dur pour les Lions,
Disait le grand porte-crinière;
Il ne faut pas que nous voulions
Éviter l'injure dernière,

On ne sait plus ce que valait
Ma colère et ma vaste joie,
Et maintenant c'est un valet
Qui m'apporte un semblant de proie. —

Tandis qu'un éclair triomphant
S'allumait dans les yeux de l'Aigle,
Ce héros, l'antique Éléphant
Mangeait un petit pain de seigle.

Digitized by Google

Et se dandinant avec pompe,
Ce dieu solidement bâti
Égalait par sa belle trompe
Ganéça, fils de Parvati.

Le Singe à des hommes divers,
Pour accomplir son ambassade,
Enseignait des gestes pervers,
De la part du marquis de Sade.

Léchant sa femelle ardemment,
Rhythmique, avec des yeux folâtres
Et des gentillesses d'amant,
L'Ours noir grognait : Oh! les théâtres! —

Le Perroquet taché de feu,
Sans peur ouvrant son bec solide,
Criait : Député jaune et bleu,
Je ne veux pas qu'on m'invalide! —

Digitized by Google

Il disait, le divin Chameau,
Dont les jambes valent des ailes :
Fi du joueur de chalumeau
Qui me compare aux demoiselles !

Le Rossignol dans son verger,
Parlait du ténor qui l'obsède,
Et la Gazelle au pas léger
Se plaignait du vélocipède.

Avec son air paisible et fou
Je vis l'innocente Girafe
Qui fait sa belle, et dont le cou
A l'élégance d'un paraphe.

Cette bête, qui dans la nuit
Va d'un pas naïf, qu'elle scande,
Me dit : la Tour Eiffel me nuit;
C'est une Girafe plus grande. —

Digitized by Google

Aspirant les senteurs de pin
Que la noire forêt compose,
L'ingénu, le tendre Lapin
Disait, furtif : C'est moi qu'on pose.

Car, et je n'y vois aucun mal,
Poser un lapin signifie :
Je vous paierai, foi d'animal!
Monsieur, bien folle est qui s'y fie. —

Je vis sur les eaux, restant coi,
L'oiseau que sa blancheur désigne.
Et courroucé, je dis : Pourquoi
Donc es-tu Cygne? On n'est pas Cygne.

Quelle chimère! On est Canard.
En des coins-coins analytiques
On s'envole, car c'est un art,
Dans les grands journaux politiques.

Digitized by Google

Ou bien l'on est Oie, et ce nom
Fait qu'on trouve une gloire insigne,
Comme la déesse Junon.
Hélas! me répondit le Cygne,

L'Oie est un digne objet d'amour,
Elle s'envole comme un Ange.
Rien n'égale une basse-cour
Où l'on barbote dans la fange.

Là, comme aux noces de Cana,
On s'enivre de mille joies.
Bonheur idéal! Mais on n'a
Pas voulu de moi chez les Oies!

10 décembre 1889.

Digitized by Google

LI

LUTTE

La Muse est divine, et sans cesse
Charme le jour.
Elle restera ma déesse
Et mon amour.

Jamais celle que j'ai suivie
Ne m'a lésé.
Mais, certes, lutter pour la vie
Est malaisé.

Digitized by Google

Ah! sous le rouge crépuscule
Du ciel en feu,
Le meilleur lutteur fut Hercule,
Esclave et dieu.

Car agile en ses peccadilles
Comme les faons,
Il faisait à cinquante filles
Cinquante enfants.

Prolixité digne d'envie!
Puissant gala,
De pouvoir prodiguer la vie
A ce point-là!

Mais songer à soi-même, vivre,
Est déjà fort,
Si bien que parfois on est ivre
De cet effort.

Digitized by Google

Au Paris de la rive gauche,
Sur les coteaux
Persiste encore la débauche
Des Flicoteaux.

Plus d'un jeune mélancolique,
Ivre de grec,
Y meurtrit sa dent famélique
Sur un bifteck.

Mais, ô lutte sourde et hagarde!
Fuyant repas!
Le bifteck, pareil à la garde,
Ne se rend pas.

Tel esquisse, en mots d'une lieue,
Des Ménélas
Héros d'une histoire sans queue
Ni tête, hélas!

Digitized by Google

Le clown, dans une triste fête
Content de peu,
Orne d'un toupet bleu sa tête.
Oh! pourquoi bleu?

Près des vieux aux lourdes paupières,
Tristes et soûls,
Vois, les pierreuses, dans les pierres,
Vont, pour deux sous.

Et c'est la même coqueluche
Dans le ruisseau
Que sur les coussins de peluche
Couleur ponceau.

Torgnole, fuyant comme un lièvre
Et lasse enfin,
Vend le froid baiser de la fièvre
Et de la faim.

Digitized by Google

Et de même, Anna que mignote
Son vieux lion,
Avec ses quenottes grignote
Un million.

Pour toute l'humanité blême
— Oh! que rêver? —
C'est toujours l'unique problème :
Ne pas crever.

L'homme obéit, l'Or est le maître
De ce valet,
Et c'est bien l'Être ou ne pas être
Du prince Hamlet.

Et toi qui n'as pas de colère,
O doux rimeur,
Puisque tu n'obtiens pour salaire
Qu'une rumeur;

Digitized by Google

Puisque la salle où se goberge
Trimalcion,
Te dédaigne, comme l'auberge,
Trime, alcyon!

21 décembre 1889.

Digitized by Google

LII

SURSUM!

Dans ce Paris, cul-de-sac
Inventé par feu Balzac,
Le plus humble mammifère
Nous parle d'Influenza.
Une chanson de Rosa
Ferait bien mieux notre affaire.

Digitized by Google

Sur notre front, clair et beau,
Toujours brilla le flambeau
Qui dissipe les ténèbres.
Le savetier Gavarni
Fit notre soulier verni.
Donc, ne soyons pas funèbres!

Pour amuser nos destins
Nous avons les doux satins,
L'or tramé, la pourpre insigne.
C'est chez nous qu'Ève aux beaux yeux
S'en délecte et sait le mieux
Porter ces feuilles de vigne.

O toi, dont le petit nez
A des reflets satinés
Sous le zéphyr qui le fripe
Et qui baise tes appas,
Femme, ne te laisse pas
Étonner par une grippe!

Digitized by Google

L'homme, qui s'est nommé roi,
Garde le pouvoir; mais toi,
Sa dédaigneuse compagne,
Qui toujours le mets dedans,
Rafraîchis tes blanches dents
Sur la mousse du champagne.

Les théâtres, — je les plains, —
Ne sont pas tout à fait pleins.
A la meilleure des villes
Nous permettrons ce défaut;
Et nous saurons, s'il le faut,
Nous passer de vaudevilles.

Tentons-le, c'est un essai.
Et tout en plaignant Sarcey,
Dont le cher cœur en soupire,
Devant les rubis du feu,
Près d'une amante à l'œil bleu,
On pourra lire Shakspere.

Digitized by Google

Le meilleur régal qu'on sert
N'est pas au café-concert.
Ce sont les douces diphthongues
Et les mots imitatifs
Que les amoureux furtifs
Disent sur les chaises longues.

Que Gluck et Cimarosa
Fassent taire Influenza!
Car c'est une douce chose
De chanter Amaryllis,
Tant que sur un sein de lys
Fleurit un bouton de rose.

Nous cherchions le trésor; mais
Nous savons tout, désormais.
La Science, triste sphinge,
En son babil indiscret
Nous a dit le grand secret :
Nous descendons tous du Singe.

Digitized by Google

Nos aïeux, contents de peu,
Avaient le bout du nez bleu.
Mais la meilleure sagesse
Que l'on doive éterniser,
Croyez-le, c'est de baiser
La bouche de la Singesse.

7 janvier 1890.

Digitized by Google

LIII

LES FEMMES

Au lieu de nous mettre à genoux,
Prenons des airs quelque peu rogues
Et montrons du savoir; car nous
Sommes devenus psychologues.

Nous savons, pour l'avoir appris,
Combien un cœur pèse de grammes,
Et de l'exactitude épris,
Nous connaissons très bien les femmes.

Digitized by Google

Charmeresses dont les baudets
Adorent la grâce éternelle,
Pour les ravir, elles ont des
Bosses, comme Polichinelle.

Deux bosses, d'où vient leur pouvoir!
Mais par une saine doctrine,
Elles préfèrent les avoir
Toutes les deux, sur la poitrine.

Elles ont un œil décevant,
Les reines comme les ânières,
Et peuvent secouer au vent,
Comme les lions, des crinières.

Elles ont de très jolis nez
Impertinents, gais ou farouches,
Beaucoup de lys d'azur veinés,
Et des roses, qui sont leurs bouches.

Digitized by Google

Leur fine oreille, en beaux accords,
Charme par la grâce des lobes
Et sans nul effort, sur leur corps
On voit pousser de belles robes.

Pour que le gai printems du ciel
Sur leur doux visage fleurisse,
Elles sont exemptes de fiel
Et fidèles à leur caprice.

Puis, ces reines au flanc divin,
Que de loin adore le pâtre,
Jettent des perles dans le vin,
Ainsi que leur sœur Cléopâtre.

Elles ont aussi beaucoup d'or
Sur leur dos svelte de cétoine
Et, tout comme elle, vont encor
Au Théâtre-Libre d'Antoine.

Digitized by Google

Au moral, quand s'enfuit le jour,
Las de rayonner sur nos vices,
Elles aiment d'un chaste amour
Le champagne et les écrevisses.

Nous craignons leurs courroux mignons,
Comme les vagues furieuses,
Et leurs voluptueux chignons
Sont des forêts mystérieuses.

Derrière elles, des sacripants
Marchent en bande familière,
Brillants et pareils à des paons
Échappés de quelque volière,

Ce sont les amants, damoiseaux
Corrects; mais dans leurs friperies
Ils n'ont pas, comme ces oiseaux,
Une traîne de pierreries.

Digitized by Google

Non, ces amoureux sans festons,
Qui fredonnent leurs pauvres gammes,
A leurs incohérents vestons
N'ont pas de saphirs; mais les femmes

Les complètent facilement,
Sirènes aux prunelles bleues,
Et par un ensorcellement,
C'est elles qui leur font des queues.

21 janvier 1890.

Digitized by Google

LIV

CHAPEAUX

Oh! sur le divin boulevard,
Qui de l'univers est la moelle
Et qu'aime le Journal bavard
Que de chapeaux tuyau de poêle!

Devant le soleil, ce doreur,
Sombre comme des Érinnyes,
Ils resplendissent plein d'horreur,
Ainsi que des bottes vernies.

Digitized by Google

Fourmillement de noirs tuyaux!
Ils s'en vont jusqu'en Amérique,
On dirait les affreux boyaux
De quelque bête chimérique.

Bien que pour se faire admirer
Ils n'aient aucune fanfreluche,
Un blanc rayon vient se mirer
Dans leurs cylindres en peluche.

En leur pêle-mêle confus,
Ces indécentes colonnades
Par leurs abominables fûts
Déshonorent nos promenades.

Mais quoi! séjour essentiel,
Où sont venus même les Kurdes,
Paris est charmant comme un ciel,
En dépit des chapeaux absurdes.

Digitized by Google

Là, — produit qui n'est pas trop cher
Quand on connaît le prix des choses, —
Les amantes ont une chair
Liliale, et des bouches roses.

Que de neige en fleur! que de lys!
Et quant aux spectacles féeriques,
Ils sont confiés, chez Salis,
A de bons poëtes lyriques.

Marteler, ciseler, forger
Dans une braise qui s'allume,
Ne jamais se décourager,
Torturer le fer sur l'enclume;

Et dans les clairs métaux sertir
Le diamant et l'améthyste,
Voilà dans la moderne Tyr,
Le sort glorieux de l'artiste.

Digitized by Google

Puis, comme Ruy Blas, pour garder
En sa mémoire des richesses,
Il se délecte à regarder
Entrer et sortir les duchesses.

Tel est son droit et son devoir!
Et leurs grâces, d'où naît la joie,
Le consolent très bien d'avoir
Contemplé des chapeaux de soie.

Enfin, un jour, vient le printems,
Paris qui s'attife et respire,
Est plein d'esprits dans l'air flottants,
Comme la forêt de Shakspere.

Les vents mystérieux et doux
Ont éparpillé leurs crinières,
Et nous mettons des chapeaux mous,
Pour aller découvrir Asnières.

Digitized by Google

Courir comme la nymphe Io
Nous réjouit. Le flot se moire.
Chapeau luisant, chapeau tuyau,
Nous te reléguons dans l'armoire.

Et dans nos arbres pleins de fleurs,
Sous le soleil et les averses,
Les oiseaux chanteurs et siffleurs
Murmurent des choses diverses.

4 février 1890.

Digitized by Google

LV

VENDEUR

Dans les immenses magasins,
Le commis à voix suborneuse
Envié par tous ses voisins,
Charme une dame promeneuse.

— Madame, arrêtez-vous un peu!
Cieux étoilés, flammes fleuries,
Nous avons tout le nouveau jeu
Flamboyant dans nos galeries.

Digitized by Google

Parcourez nos rayons de blanc.
Ne fuyez pas! Voyez nos toiles.
Jamais une Ève sur son flanc
N'eut de telles blancheurs d'étoiles.

Quant à nos concurrents songeurs,
Ils n'ont pas des toiles de Frise
Comme en trouvent nos voyageurs.
C'est bien là ce qui les défrise.

Pour les mystérieux combats,
Où parfois la victoire est vague,
Nous avons des paires de bas
Qu'on fait passer dans une bague.

Grâce à la douceur de nos gants,
Une héroïne, sans paresse,
Peut souffleter les ouragans.
Ils penseront qu'on les caresse.

Digitized by Google

Ah! madame, il n'est pas besoin
De vous faire des plaidoiries
Qui nous entraîneraient trop loin.
Voyez, s'il vous plaît, nos soieries.

En ses vertigineux essors,
La Renommée emporte et chante
Nos clairs surahs et nos tussors
Dont le brillant tissu l'enchante.

Certes, nos satins merveilleux
Savent avec beaucoup de gloire
Abriter les rocs sourcilleux
Que parent des blancheurs d'ivoire.

Et le conducteur du troupeau
Sourit, l'âme pleine de joie,
S'il voit une vivante peau
Tressaillir sous nos peaux de soie.

Digitized by Google

La beauté par nous resplendit,
Car sous quelle défroque a-t-elle,
Franchement, un air plus bandit
Qu'en portant notre brocatelle?

Ainsi le bon mercier parla
D'une voix aux flûtes pareille.
Mais à tous ces beaux discours, la
Dame faisait la sourde oreille.

— Madame, enfin que voulez-vous?
Dit le commis, chantant sa gamme
Et cherchant les mots les plus doux.
— Ce que je veux? répond la dame.

Ah! lorsque le jour est venu,
Le vrai bonheur, c'est d'être aimée
Par un noble cœur ingénu.
Tout le reste n'est que fumée.

Digitized by Google

Comme à l'auberge des Adrets,
On nous vole. Robert Macaire
Poursuit les femmes. Je voudrais
Trouver un amour non précaire,

Et surtout que, jamais atteint
Par le sort dont souffrit Hélène,
Ce fidèle amour fût bon teint,
Sans nulle éraflure, et tout laine.

— Je vous comprends, dit le commis
Et, les yeux pleins de vagues flammes,
Il ajouta, d'un ton soumis :
Voyez par là. Rayon des âmes!

16 février 1890.

Digitized by Google

LVI

CARNAVAL

L'autre nuit, dans la clarté blonde,
Je vis au bal de l'Opéra
Un jeune homme du meilleur monde.
Son œil terne m'exaspéra.

Son habit, qu'en vain je m'excite
A glorifier sans remords,
Était noir comme le Cocyte
Qui roule son flot chez les morts.

Digitized by Google

Il obéissait à la règle
Et son prodigieux faux-col
Semblait vers les cieux, comme un aigle
Démesuré, prendre son vol.

Il était correct et puriste,
Uni comme le fond d'un val.
Cependant je lui dis : Quel triste
Costume, pour le carnaval !

Le bonheur est avec les masques
Et les Arlequins onduleux
Venus des pays bergamasques.
Ils sont jaunes, rouges et bleus.

Il est bon de montrer son râble
Comme troubadour abricot,
Et c'est un plaisir adorable
D'être un Pierrot de calicot,

Digitized by Google

C'est une chose excitatrice
De prendre un veston vermillon
Pour se travestir en Jocrisse
Agrémenté d'un papillon.

Comme aux époques disparues,
Pour stupéfier les badauds,
Il est bon d'être un Turc des rues
Avec un soleil dans le dos.

Dans son allégresse éternelle
Que soûlé par des vins troublants
Quelque divin Polichinelle
Déshonore ses cheveux blancs!

En de fabuleux amalgames,
Brûlés d'impudiques ardeurs,
On aime à voir, hommes et femmes,
Tourbillonner les débardeurs,

Digitized by Google

Et la fantaisie est complice
Pour qu'une Javotte aux seins lourds
De ses robustes flancs emplisse
Une culotte de velours.

Venu des lointaines bourgades
Comme un printems en floraison,
Amour emporte ces brigades.
Brigadier, vous avez raison!

A bas la sagesse vieillote,
Puisque heureusement la chair est
Faible, quand le bal papillote
Comme une affiche de Chéret!

Tel, raisonnable guitariste
Savant comme un procès-verbal,
Je parlais au jeune homme triste
Qui se promenait dans le bal.

Digitized by Google

Et je lui disais : Mince comme
Un caillou par l'onde aiguisé,
Réponds-moi, tranquille jeune homme.
Pourquoi n'es-tu pas déguisé?

Et lui, rajustant son monocle,
Me dit : Poëte qui me suis,
Je suis droit comme sur un socle.
Mais pour déguisé, je le suis.

En quoi? demande à Cidalise
Que charme ce jeu puéril :
En jeune homme qui s'analyse,
Et se regarde le nombril.

4 mars 1890.

Digitized by Google

LVII

CONTROVERSE

Ayant du loisir, et comptant
M'amuser, je dis au vieux Diable :
Enfin tu dois être content;
La chose est irrémédiable.

Nargue le ciel aérien!
Tu triomphes; l'heure est sonnée
Où la femme ne vaut plus rien,
Grâce à toi, qui l'as façonnée.

Digitized by Google

Il se mêle un subtil poison
Au vin doré qu'elle nous verse.
Blanche sous la folle toison,
Elle est horriblement perverse.

Femelle avec ou sans petits,
Que mènent des instincts atroces,
Elle a les hideux appétits
De toutes les bêtes féroces.

Elle est panthère aux yeux ardents,
Elle est lionne en son repaire,
Elle est tigresse aux fortes dents :
Elle est aussi chatte et vipère.

Elle obéit à son destin,
L'expérience nous l'enseigne,
Lorsque pour son joyeux festin
Elle dévore un cœur qui saigne.

Digitized by Google

Elle apprête ses trahisons
Avec une rare sagesse,
Et gratte ses démangeaisons,
Par atavisme, étant singesse.

Toi qui l'adoptas dès hier
Et qui l'avais prise en sevrage,
Bon Diable, tu dois être fier
Et satisfait de ton ouvrage.

Telle ma colère parlait.
Mais le Diable, que rien n'entame,
Dit : Je suis, comme un autre Hamlet,
Assez mécontent de la Femme.

Contre elle acharné vainement,
Je n'ai fait que de la bouillie
Pour les chats, et l'événement
Trompe encor ma ruse vieillie.

Digitized by Google

Faute d'avoir assez bien lu
Ce qui concerne cette amante,
Vieux logicien, j'ai voulu
En faire un monstre : elle est charmante!

Son visage a l'éclat du jour
Par qui tout se métamorphose,
Et le souffle pur de l'Amour
Vient fleurir ses lèvres de rose.

Par leurs mystérieux accords
De fruit vermeil où l'on va mordre,
Les chairs saines de son beau corps
Nous affirment le rhythme et l'ordre.

Lorsque je veux l'exciter par
La saveur des piments étranges,
Son âme se révolte, car
Elle est fière comme les Anges.

Digitized by Google

Même, son regard enchanté
Ravit les astres et les sphères,
Car elle est bonne; et sa bonté
Ne fait plus du tout mes affaires.

Elle est chaste encor, dans l'émoi
Où l'a jetée un mot trop leste,
Et conserve, en dépit de moi,
Une ingénuité céleste.

18 mars 1890.

Digitized by Google

LVIII

AVRIL

Oh! sois le bien venu, Printems,
Ami joyeux qui nous accueilles!
Fais voler tes cheveux flottants
Sous ton riant chapeau de feuilles.

Voici le doux mois, cet Avril
Qui sur l'asphalte, en son extase,
Fait briller le chrysobéryl
Et flamber la jaune topaze.

Digitized by Google

Mille rameaux pleins de bourgeons
Préparent leur folle parure,
C'est pourquoi, mes amis, songeons
A dépouiller notre fourrure.

Serrés par de légers vestons
Et de clair soleil idolâtres,
Les hommes, comme des festons,
Vont briller en taches folâtres.

Les Halles offrent leurs primeurs.
On peut admirer les asperges
Grosses, pour charmer les rimeurs,
Comme des bras de jeunes vierges.

Pareille aux flammes d'un brasier,
Ève, la jeune fleur éclose,
Sent, comme un bouton de rosier,
S'épanouir sa gorge rose.

Digitized by Google

Plus grisante que les raisins,
Elle va, par un art insigne,
Dans les divers Grands Magasins
Acheter sa feuille de vigne.

Prête à payer d'un seul radis
Le philosophe ennuyeux, comme
Autrefois, dans le paradis,
Elle aspire à manger la pomme.

O psychologue, esprit ouvert!
Même, il faudrait que tu la visses
Grignoter, avant ce fruit vert,
Un tas de rouges écrevisses.

Pendant ces jours aventureux,
Le Printems, secouant ses ailes
Sur tous les nids des amoureux,
Dit : En classe, mesdemoiselles !

Digitized by Google

Cernay, c'est le pays charmant
Où l'on dit à Rose : Qu'a-t-elle?
Irisé, le blanc diamant
Ruisselle de la cascatelle;

Et Corot, qui fut dans le vrai,
Donne, en guirlandes ingénues,
Aux coteaux de Ville-d'Avray
Un chœur de Nymphes toutes nues.

Un pays vraiment enjoué
Vit dans la maritime Asnières,
Où l'on dit que parfois Chloé
Subit les injures dernières.

Là d'aventureux matelots,
Prodigues du temps qui s'envole,
Emportent sur l'azur des flots
Des personnes d'un goût frivole;

Digitized by Google

Et, leurs beaux seins gonflés d'amour,
Les vagues apaisent l'orchestre
De leurs orageux sanglots, pour
Écouter les vers de Silvestre.

Nous sommes las de réfléchir :
Que notre âme enfin s'extasie!
Doux Printems, viens nous rafraîchir
Avec ton souffle d'ambroisie.

Vous voilà mûrs pour le repos,
Esprit banal qui nous écœures,
Vaudeville enflant tes pipeaux,
Et vous aussi, thés de cinq heures.

1er avril 1890.

Digitized by Google

LIX

A AUGUSTE VACQUERIE

Ami, voici que ton poëme,
Comme un oiseau baigné de jour,
Vole, éperdu, vers le ciel même,
En poussant de grands cris d'amour.

Armé de ta vertu première,
Tu réclames, pour les maudits,
Leur part de pain et de lumière
Et le soleil des paradis.

Digitized by Google

Il est temps de chasser la haine!
Sur le monde ressuscité
La fille de Faust et d'Hélène
Jette son regard enchanté.

Futura, dans son attitude,
Victorieuse du tombeau,
C'est la vie et la certitude,
C'est la sérénité du Beau.

Caressé par cette faunesse,
O poëte, je t'ai connu
A l'âge heureux où la jeunesse
Nous prête son rire ingénu.

Et, combattant déjà robuste,
Pour le pauvre, à tort châtié,
Tu sentais dans ton âme juste
Une inconsolable pitié.

Digitized by Google

Tu disais : Le fou dérisoire
Marche comme un aveugle errant.
Qui titube dans la nuit noire.
Pourquoi punir cet ignorant?

Verse-lui plutôt l'ambroisie.
Qu'il savoure, comme un doux vin,
La lecture et la poésie,
Ce breuvage vraiment divin.

Tu voulais que le sort morose
Lâchât sa proie, et maintenant,
Tu veux encor la même chose,
En ton poëme rayonnant.

Et dans ton rêve prophétique
Tu montres, vainqueur à son tour,
Le Titan de la guerre antique,
Délivré du hideux vautour.

Digitized by Google

Futura, bonne et charitable
Ne rompra, de ses belles mains,
Le pain du festin, qu'à la table
Où s'assoieront tous les humains.

Et dans une tranquille gloire
Apaisant ses yeux radieux,
Elle fera manger et boire
Tous les maudits et tous les Dieux.

Mais avant qu'elle se décide,
Vierge vengeresse, il lui faut
Tuer le combat fratricide
Et briser le vil échafaud.

Un jour, un jour, espoir sublime !
Le glaive de flamme tuera
L'aveugle colère et le crime;
Et, pour adorer Futura,

Digitized by Google

Sur la terre, où la moisson mûre
S'offre à l'oiseau pour se poser,
On n'entendra que le murmure
Ailé, d'un immense baiser.

Ce sera la tranquille fête
De l'avenir victorieux,
Et tu la vois déjà, poëte,
Avec tes yeux mystérieux.

15 avril 1890.

Digitized by Google

LX

LA CHARRETTE

Montrant leur belle collerette
Et leurs appas ensorceleurs,
Sur une hideuse charrette
Brillent les plus charmantes fleurs.

Oui, violettes, roses, jaunes,
D'un jaune clair, délicieux,
Elles sont comme un chœur de faunes
Qui s'épanouit sous les cieux.

Digitized by Google

Et la charrette fait merveille !
Mais celle qui la traîne, hélas !
Est une abominable vieille,
Courbant l'épaule, comme Atlas.

Elle est couleur de pain d'épice,
Cuite au grand air, et ses yeux bleus
Sont profonds comme un précipice
Ouverts sous un ciel fabuleux.

Elle marche, ivre de courage,
Et ne se met pas en émoi
Pour le soleil ou pour l'orage.
Elle est comme moi, comme moi !

Elle a sa vertu pour cuirasse
Elle ne songe pas à s'enfuir.
C'est l'eau du ciel qui la décrasse
Et le vent qui tanne son cuir.

Digitized by Google

Elle fut belle et même sage.
Mais plus tard, lorsque vint son tour,
Elle a senti sur son visage
La griffe atroce de l'Amour.

Elle a quarante ans de services.
Jadis mignonne, elle a tété
La mamelle de tous les Vices
Et veut voir encor cet été.

Cette femme parisienne
Qui fut assise au grand festin,
Parcourt la ville qui fut sienne,
Et sait tout, comme le Destin.

Lorsque vient la fin du poëme,
Il faut se faire une raison.
Jadis elle était, elle-même,
Comme un printems en floraison.

Digitized by Google

Étrange comme la Joconde,
Elle mangeait des ortolans,
Et sur elle portait Golconde.
Elle régnait par ses talents.

Supplice et délice des âmes,
Sur son cou neigeux ruissela
Un fleuve d'astres et de flammes.
Le temps a changé tout cela.

Celle qui fut la sœur d'Hélène
Se réchauffe sous un tricot,
Met à ses pieds des bas de laine
Et se nourrit d'un vil fricot.

Et moi, rimeur à l'âme altière,
A présent, mon sort est pareil
A celui de la bouquetière
Qui vend des fleurs et du soleil.

Digitized by Google

J'ai subi les fureurs, la haine,
La gaîté des merles siffleurs
Et d'autres ennuis. Mais je traîne
Aussi ma charrette de fleurs !

29 avril 1890.

Digitized by Google

LXI

VILLÉGIATURE

C'est le printems, le printems fou
Qui s'étend sur la terre dure,
Au milieu des airs flottants, où
Frissonne et frémit la verdure.

J'allai hier dans le bois profond
Où sur les noirs coteaux propices
Les feuillages révoltés font
Des gouffres et des précipices.

Digitized by Google

Et, montrant son front d'or vermeil
Là, je vis la Nymphe ingénue
Qui chauffait son ventre au soleil,
Énamourée et toute nue.

Printems, ses regards adorés
Charmaient au loin toutes les choses,
Tandis que ses beaux seins dorés
Dressaient en l'air des pointes roses.

Parfois quelque Faune insolent
Venait la baiser sur la bouche.
Elle, avec un geste indolent
Recevait le baiser farouche.

Comme elle était de bonne humeur,
(Elle et moi, bien souvent nous rîmes),
Elle me dit : C'est toi, rimeur !
Ce bois folâtre est plein de rimes.

Digitized by Google

Tu viens de Paris ; qu'y fait-on ?
Réponds-moi sans détour, Banville.
— Mais, dis-je, le parfait bon ton
Règne toujours dans cette ville.

Ses femmes ont des airs divins
Et là, dans les hautes demeures,
Pour économiser les vins,
Nous prenons du thé, vers cinq heures.

Parfois pleuvent des livres tels
Qu'ils nous font l'effet d'une tuile !
On nous expose des pastels
Et de nombreux tableaux à l'huile,

Amour, embusqué dans le parc
Monceau, rit, montrant ses gencives,
Et sans pudeur tire de l'arc
Sur les dames inoffensives.

Digitized by Google

Dans Paris, où l'on n'est qu'amant,
Les rieurs, malgré leurs blasphèmes,
Sont aimés plus que fréquemment.
Quelques-uns le sont pour eux-mêmes.

D'autres font voir l'idéal sous
Des espèces d'or plus solides,
Et tels sont aimés pour deux sous
Dans les fossés des Invalides.

— Bien, me dit la Nymphe, le roi
Amour et le meurtre sont frères.
Mais, pour le moment, parle-moi
Des événements littéraires.

Car la paresse nous retient
Dans ce bois où fleurit la menthe.
Dis-nous un peu ce que devient
La politique? — Elle est charmante,

Digitized by Google

Répondis-je. — Un calme zéphyr
Soufflait sur l'eau folle et changeante,
Ridant le ruisseau de saphir,
Qui parfois doucement s'argente.

Et des rayons d'or inouïs,
Ardents, brisant les saintes règles,
Déchiraient les cieux, éblouis
Par le vol effrayant des aigles.

13 mai 1890.

Digitized by Google

LXII

FLIRT

Paris, d'espérance allaité,
En attendant les myrtes
Et les rouges fleurs de l'été,
Il est bon que tu flirtes !

Flirte en disant des mots confus
Avec de molles poses,
Sous tes arbres verts et touffus,
Sous tes étoffes roses.

Digitized by Google

Le Flirt vient pour nous embraser,
  Quoi qu'il dise ou qu'il fasse.
Annonçant le divin baiser,
  Il en est la préface.

Feuille de vigne ou falbala,
  Tout habit le seconde.
Même, il est aussi vieux que la
  Création du monde.

Vénus, avec un doux sanglot
  Jaillissant de la brume,
Flirtait, joyeuse, avec le flot
  Qui la baignait d'écume.

Dans un tourbillon qui l'aida,
  Blonde en sa gloire insigne,
On vit la tremblante Léda
  Flirter avec le cygne.

Digitized by Google

Médée et Jason à leur tour,
Durs meurtriers d'Absyrte,
Ont connu le chasseur Amour
Dans le monde où l'on flirte,

Et ce vainqueur, l'Hercule grec,
L'empoignant par ses ailes,
Flirtait le même jour avec
Cinquante demoiselles.

Mais par la grâce atténué,
Délaissant les cavernes,
Le Flirt n'a pas diminué
Dans les âges modernes.

Don Juan, qui n'est pas loin de nous,
A travers les tourmentes
Flirtait vaillamment aux genoux
De mille et trois amantes.

Digitized by Google

Pensives, en léger manteau,
Ne voulant pas se taire,
Les pèlerines de Wateau
Vont flirter à Cythère.

Et dans les chambres à coucher,
Folle troupe ingénue,
Les Cidalises de Boucher
Flirtent, la cuisse nue.

En cet accord si bien réglé,
Dans le pays du Tendre,
On voit flirter avec Églé
Myrtil, comme Silvandre ;

Et gardant le vieux rituel
Dans un but analogue,
Flirte, comme eux, l'homme actuel,
Douloureux psychologue.

Digitized by Google

Comme en Afrique, dans la mer,
Tremble et flotte une syrte,
Il fait son Hamlet, triste, amer,
Et cependant, il flirte.

Tous flirtent, jouant des pipeaux
Dont ils ne sont pas chiches,
Les princes, les marchands de peaux
De lapins, les gens riches.

Prodigue de ses jeux courtois,
Dans la nuit pleine d'ombres,
La chatte flirte sur les toits
Avec des matous sombres.

Parfois, des gais basochiens
Les foules accourues
Poursuivent de leurs cris des chiens
Qui flirtent dans les rues,

Digitized by Google

Et les cieux brillent, lumineux,
Sous les transparents voiles
Où l'Infini vertigineux
Flirte avec les Étoiles.

27 mai 1890.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

Avant-propos . . . . .

I. A Cécile Mendès [illegible]

II. Chine [illegible] mai [illegible]

III. Tour à Lyon [illegible]

IV. Londres 9 juin [illegible]

V. Suez 16 juin [illegible]

VI. Exeter [illegible] juin [illegible]

VII. Bastille [illegible] juin [illegible]

VIII. Le Lys [illegible] juillet [illegible]

IX. Le Pilier (1er juillet 188[illegible])

X. L'Immortelle [illegible] juillet 188[illegible]

XI. Désarmement [illegible] juillet 188[illegible]

XII. Le Piano (4 août 188[illegible])

XIII. Le Front (11 août 188[illegible])

XIV. Repos (18 août 188[illegible])

XV. Margot (25 août 188[illegible])

XVI. Colloque (1er septembre 188[illegible])

XVII. Chasseurs (8 septembre 188[illegible])

XVIII. Repique (15 septembre 188[illegible])

XIX. Rire (22 septembre 188[illegible])

XX. Lune (29 septembre 188[illegible])

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

	Avant-propos	v
I.	A Catulle Mendès (19 mai 1888)	1
II.	Chic (26 mai 1888)	3
III.	Toute la Lyre (2 juin 1888)	6
IV.	Landrol (9 juin 1888)	9
V.	Soleil (16 juin 1888)	12
VI.	Exeat (23 juin 1888)	15
VII.	Bastille (30 juin 1888)	18
VIII.	Le Lys (7 juillet 1888)	21
IX.	La Pluie (14 juillet 1888)	24
X.	L'Immortelle (21 juillet 1888)	27
XI.	Désarmement (28 juillet 1888)	30
XII.	Le Piano (4 août 1888)	33
XIII.	Le Froid (11 août 1888)	36
XIV.	Repos (18 août 1888)	39
XV.	Margot (25 août 1888)	42
XVI.	Colloque (1er septembre 1888)	45
XVII.	Chasseurs (8 septembre 1888)	48
XVIII.	Réplique (15 septembre 1888)	51
XIX.	Rire (22 septembre 1888)	54
XX.	Lune (29 septembre 1888)	57

Digitized by Google

Digitized by Google